

CAHIER 164 METANOÏA

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

À partir du N° 151, les Cahiers sont mis en ligne sur le site de l'Association Métanoïa, ouvert aux membres de l'Association.

Les Cahiers antérieurs ont été numérisés afin d'être également mis en ligne. Ils ne sont plus disponibles en version papier.

Si vous souhaitez recevoir le fichier de l'un des Cahiers (fichiers pdf jusqu'au 146 et doc à partir du 147), veuillez en faire la demande à <asso.meta@yahoo.com>.

La rédaction

Association Métanoïa loi de 1901- Montélimar

ÉDITORIAL	p. 4
COMMENTAIRES DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS	p. 6
<i>Logion 66</i>	
RECHERCHES	
<i>Paul et le gnosticisme</i>	p. 12
<i>Jung et le gnosticisme</i>	p. 20
<i>Victor Segalen et l'ailleurs</i>	p. 29
MÉDITATION AU FIL DE LA PLUME	
<i>Voyage en Chine</i>	p. 34
<i>Rêve - Éveil</i>	p. 38
LA GNOSE AU QUOTIDIEN	
<i>Qui suis-je ?</i>	p. 41
MIETTES DE GNOSE	
<i>L'Ange chez Maître Eckhart</i>	p. 42
CONTES	
<i>Dame Holle</i>	p. 46
<i>Le merveilleux voyage de Kogi</i>	p. 58
<i>Les frontières du rêve et de l'éveil</i>	p. 62
COURRIER DES LECTEURS	p. 66
BIBLIOGRAPHIE	
<i>Le silence qui guérit</i>	p. 74
<i>Jung et la gnose</i>	p. 77
POÉSIES	p. 80

ÉDITORIAL

*Je m'émerveille de ceci :
comment cette grande merveille
a habité cette pauvreté.*

log. 29

Les deux prochains logia, 66 et 67, qui vont nous requérir, font état l'un et l'autre de quelque chose de fondamental qu'il s'agit de ne pas manquer : la pierre d'angle est indispensable à l'édifice (log. 66), comme est vitale la connaissance, non pas dans l'acception philosophique du terme, mais bien dans la perception et la découverte en nous de notre être essentiel (log. 67).

Jésus est le Vivant par excellence (log. 52, 59). Or il déclare que les Vivants ne meurent pas (log. 1). Ce qu'il annonce est vrai d'abord pour lui-même. S'il ne meurt pas, j'en déduis qu'il n'est pas né car tout ce qui naît meurt. S'il n'est pas né, comment a-t-on pu parler à son sujet d'incarnation puis de mort et de résurrection ? Ne faut-il pas, pour approfondir l'identité de Jésus et en même temps la mienne, que je me penche sur ce qu'il a dit de lui-même et de moi ? De lui-même : « Je suis la lumière qui est sur eux tous... » (log. 17). De moi : « Celui qui boit à ma bouche sera comme moi ; moi aussi je serai lui » (log. 108).

Ce que je découvre me permet de déduire que je vivais sous une fausse identité. Ne me connaissant pas, je ne pouvais œuvrer correctement. L'édifice n'avait pas de fondement, pas de pierre d'angle. Cependant, même pourvu de la pierre d'angle, l'édifice n'est pas qu'une construction obéissant aux règles de l'art, c'est le lieu où vivre du monakhos, c'est la chambre nuptiale où le deux devient Un. Il ne me suffit donc pas d'apprécier l'équilibre, l'harmonie et la solidité de la construction car c'est une demeure où je dois vivre, où je veux vivre.

Le premier des deux logia me met en garde contre les fabrications mentales dont les prémisses sont fallacieuses parce que la pierre d'angle fait défaut. Le second logion m'enjoint de ne pas me satisfaire du discours, si charpenté soit-il ; tous les paramètres de la science ne sauraient se substituer à la vie : ce qui naît contient son arrêt de mort, le Vivant, lui, ne meurt pas. Je dois m'assumer dans ma réalité sinon je suis privé de moi-même, sinon je demeure sous l'emprise du mental et continue de vivre sur le mode du manque en cherchant les moyens d'échapper au tyran : ascèse, yogas, mantras, techniques de méditation etc... La situation devient de plus en plus cocasse au fur et à mesure que je prends conscience que ce que je cherche est là. Je continue de fonctionner comme si j'attendais son avènement alors qu'il ne demande qu'à être reconnu. Décidément je ne peux indéfiniment m'axer sur le discernement tout en nourrissant l'espoir de déboucher un jour sur la Vie. À force de vouloir me garder à gauche, me garder à droite, tout en caressant l'espoir d'arriver au bout de la nuit, je risque d'être privé de ce que je suis. L'inanité des efforts devient de plus en plus évidente. Je me dis de plus en plus souvent que c'est stupide de continuer à investir en pure perte une énergie colossale qui pourrait se trouver disponible pour le Grand Œuvre. L'attention à la Présence s'en trouve décuplée, centuplée... Or, à un moment donné, s'impose avec une évidence absolue, que ce que j'attendais est déjà là – les lunettes que je cherchais partout avant de les découvrir sur mon nez –. Le chercheur, qui aspirait à sortir de son emprisonnement, disparaît avec la prison. Il n'y a plus de mental. Il n'y en a du reste jamais eu. Il n'y a que Lui à jamais. L'état psychique a fait place à l'état naturel, la réalité a dissous la chimère.

Émile

*

COMMENTAIRES DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS

LOGION 66

*Jésus a dit :
Montrez-moi la pierre
que les bâtisseurs ont rejetée :
c'est elle la pierre d'angle.*

*

La pierre d'angle...

La plupart des jeunes architectes d'aujourd'hui semblent ignorer la pierre d'angle... C'est sans doute que la technologie du béton n'utilise plus ce qui était considéré par les traditions d'antan comme une pièce maîtresse. Il y a déjà de quoi méditer sur ce qui a valeur de symbole. La pierre d'angle confère à l'édifice sa structure inviolable, en fait le carré, symbole classique de la terre sur laquelle il est solidement implanté. Elle assure en principe à travers les siècles, la pérennité du temple.

Analogues aux mauvais guides dénoncés aux logia 3, 34 et 39, les bâtisseurs mis en cause sont de mauvais bâtisseurs. Tous négligent l'essentiel, soit par ignorance, soit délibérément par s'assurer le monopole du pouvoir, tels ceux qui cachent les clés de la gnose...

Mais si le temple est la demeure du sacré, en principe inviolable et éternel... il appartient au manifesté. Les temples égyptiens, les temples grecs ont pu survivre, riches d'un message mystérieux. D'autres ont été victimes de la lente dégradation du temps. Certains comme celui de Jérusalem ont subi la violence humaine. Étaient-ils l'œuvre de "mauvais bâtisseurs" ?... Comment le savoir ? Jésus lui-même, le révolutionnaire gnostique, n'est-il pas prêt à détruire un mystérieux édifice (log. 71) ?

La pierre d'angle symbolique dont parle le maître concerne en fait le temple intérieur. Et comme il se sert d'une subtile maïeutique, il interpelle brusquement ses disciples qui devront eux-mêmes dégager l'essentiel, autrement dit la nature intemporelle de leur Être intérieur. Une fois de plus, dans cet Évangile si simple en son langage qu'il peut paraître primitif, l'essentiel est révélé par une image familière du monde quotidien, comme le "gros poisson" du logion 8, comme la perle unique du logion 76.

Entendre ce langage avec l'oreille subtile de l'adepte, c'est refuser le destin des mauvais bâtisseurs. C'est maintenir en soi l'inébranlable certitude de son essence divine.

Paule

*

Située à l'angle des quatre murs d'un bâtiment, la pierre d'angle ou pierre angulaire participe au soutènement de celui-ci et c'est sur elle que repose la solidité de l'ensemble. Dans ce cas, ces architectes sont de bien piètres constructeurs puisqu'ils ont rejeté la pierre qui soutient tout l'édifice. Ils bâtissaient donc sur du sable ! Semblables au Demiurge de l'Ancien Testament, ils ont dans leur ignorance tâtonné et inventé un monde à l'envers ! *C'est un être mauvais par la folie qui est à l'intérieur de lui... Étant ignorant, il n'a pas affermi le lieu d'où il est venu (Apocryphon de Jean).*

Mais pour qu'un bâtiment soit complet, il doit comporter quatre murs et donc reposer sur quatre pierres. Or Jésus ne semble envisager qu'une seule pierre angulaire. Ce qui permet une autre interprétation. Poser la « première pierre », c'est poser la pierre de base à l'un des quatre coins de l'édifice. Poser la dernière pierre suppose par contre que l'édifice est quasiment terminé. La pierre angulaire est alors la « tête d'angle », celle qui se trouve au sommet, au plus haut point. Pierre unique tant par sa forme que par sa position, c'est la « clef de voûte » qui couronne tout l'édifice. Elle est « l'œil du dôme », le soleil intérieur dont les rayons se reflètent en chacune des pierres d'angle. Plus que le cinquième angle, elle est la quintessence de tous les angles, l'angle des angles qui réduit tous les autres à l'unité. Alors seulement nous pouvons comme le poète trouver le bon angle de vision, l'angle juste, le point de vue de l'Un : *Ne dissociions pas la vie que Dieu a faite une. Tout est beau, tout est grand, vu dans l'angle voulu. Le Péché, dans son essence, vient de ce que nous prenons notre misérable moi comme pierre de touche de l'Infini. La religion, en essence, consiste à voir toutes les formes de vie dans l'angle de Dieu (Malcolm de Chazal, Sens-Plastique).*

Les psychiques rejettent la pierre angulaire, la tête d'angle dont ils ne peuvent saisir la destination en raison de sa forme spéciale et unique. Seul le pneumatique sait la reconnaître d'emblée. Possédant la Gnose, il reconnaît le trésor occulté par le monde mais sans lequel le monde ne serait pas. Sans la pierre philosophale de la Gnose, tout édifice, tout temple est soumis à la loi du devenir. N'ayant pas trouvé la clef de l'interprétation des paroles de Jésus, les psychiques voudraient empêcher quiconque d'y accéder :

*Les pharisiens et les scribes
ont pris les clefs de la Gnose
et ils les ont cachées.*

log. 39

Quelle est cette pierre philosophale, sinon celle du Soi ? Où donc peut siéger l'Esprit si ce n'est en ce corps ? Trouver le corps c'est poser les fondements qui permettront de révéler l'Esprit.

*Celui qui a connu le monde
a trouvé le corps ;
mais celui qui a trouvé le corps,
le monde n'est pas digne de lui.*

log. 80

Qui n'a su bâtir son temple intérieur, qui n'a su donner sa juste place au Soi, celui-là verra s'écrouler l'édifice de toute une vie. Comme l'homme riche des logia 63 et 65, ses possessions ne lui auront servi à rien. En un instant, il sera dépossédé de tout. Il sera perdu, corps et âme. Cette maison à laquelle il aura consacré tout son temps et tout son argent, mais à laquelle il manque l'essentiel -la pierre d'angle- cette maison qu'il a si mal édifiée, Jésus la renverse. Nul ne pourra la relever puisque sans Jésus tout s'écroule, même l'église qui n'a pas su choisir la bonne pierre !

*Je renverserai cette maison
et personne ne pourra la reconstruire.*

log. 71

*Ô architecte de cette maison ! Je t'ai trouvé,
maintenant tu ne bâtiras plus de maison.*

Dhammapada, 154

*Vois, frère, le grand vent de la Gnose a soufflé :
Il a tout balayé, le voile de l'Illusion
et les liens de Maya !*

Kabîr

Yves

*

Encore une énigme dans ce court logion, avec probablement la réponse dans le logion suivant...

La pierre d'angle n'est pas introuvable mais les gens raisonnables, les nantis, les bâtisseurs sérieux la rejettent.

C'est que, instruits « par la vie » pour la réussite, ils éliminent d'office cette pierre d'angle, qui seule, permet de bâtir du solide.

Comment la trouver sinon en retrouvant le regard du petit enfant de sept jours, ce regard qui permet de voir le royaume, de descendre dans le puits, de pénétrer dans la chambre nuptiale ?

Marie-France

*

À rejeter ce qui est le but ultime de l'existence, la recherche du bonheur stable dont on a un aperçu fugitif par l'enfance, à oublier cet aperçu par l'envahissement mental, que fait-on alors ? C'est à l'image de l'amour charnel : quand, après l'orgasme éphémère, l'excitation est retombée, que faire ? Il faut alors bien occuper son temps et c'est comme ça qu'on bâtit, qu'on fait la guerre, des affaires, des conquêtes, des empires géographiques ou financiers réussis ou vainement espérés... Observons les grands sages ayant trouvé le Royaume, sont-ils des bâtisseurs ? Se soucient-ils de leur avenir, de celui du monde ? Ramana Maharshi dans ses entretiens de 1937 ne fait pas une fois allusion à l'actualité événementielle, celle qu'on nous raconte dans le poste à longueur de journée. Nisargadatta dit : « *L'univers fonctionne de lui-même, ça je le sais.* » Sous-entendu je ne m'en occupe pas. En 2018 les bâtisseurs en sont arrivés à saturer une planète sphérique de 12 000 kilomètres de diamètre et menacent de la détruire avec la peur au ventre et ils continuent quand même.... Tomberais-je dans le piège du souci du monde ? J'arrête donc ce discours circonstancié de notre époque car, l'univers fonctionnant de lui-même, il sait générer les solutions aux problèmes apparents et j'ai mieux à faire que de cultiver à l'unisson les angoisses et les discours de mon temps. Je préfère écouter et entendre Jésus dont les paroles me conduisent à trouver en moi ce qui n'a rien à voir avec ce qui arrive, ce qui est arrivé et ce qui arrivera. Mille ans sont comme un jour. Une existence dure une minute (Journal de Poonja). Le présent seul est libérateur. Il est la pierre d'angle qui assure la stabilité. Le présent est toujours là, on ne peut y échapper, alors que l'avenir et le passé ne sont, eux, jamais là, mais tout le monde fonctionne par eux, s'excluant du présent. La personne n'est qu'un paquet de souvenirs s'inquiétant de demain. J'abandonne le domaine de la personne bâtisseuse, imaginative, inquiète, désirante, confrontée... pour me découvrir simple présence tranquille, sujet unique indifférencié.

Christian, 19/05/18

*

La pierre d'angle évoque la forme quadrangulaire de l'édifice. C'est surtout aux angles que s'exerce la poussée, d'où la nécessité de les renforcer par une pierre massive, dite pierre d'angle, laquelle est symétriquement orientée par rapport à l'ensemble. Sans cette précaution essentielle, l'édifice s'écroule si tant est qu'il puisse même être érigé.

C'est le vide intérieur qui justifie la construction. En l'occurrence, c'est cette base solide, qui permet le vide.

En somme, le mur est au vide ce que le corps est à l'Esprit. Le corps doit être désentravé des prétentions du mental pour devenir le lieu de l'Esprit : "Si l'Esprit est à cause du corps, c'est une merveille de merveilles". Pas n'importe quel corps. Pas n'importe quelle pierre, donc pas n'importe quel bâtisseur. L'Esprit choisit tel corps. Le bâtisseur choisit telle pierre. Mais l'Esprit ne violente pas la pseudo-personne qui s'entremet et veut agir à sa place. Son choix patient semble tributaire du bon vouloir de cette soi-disant entité ; il attend de pouvoir se dévoiler, acceptant de n'être pas reconnu, méprisé, repoussé, ajourné. L'Esprit connaît la façon de bâtir du monde. Mais le monde ne connaît pas la façon de bâtir de l'Esprit, aussi ne le laisse-t-il pas œuvrer. À la rigueur, il veut bien ne pas oublier l'auteur du Grand Œuvre. Mais il veut se croire mandaté pour bâtir en ses lieu et place comme s'il pouvait connaître, comme si l'avant et l'après sur lesquels il se fonde pouvaient tenir lieu de présent. C'est ainsi que le monde prétend construire. Mais son travail est condamné par avance : "Celui qui a connu le monde, a trouvé un cadavre : et celui qui a trouvé un cadavre, le monde n'est pas digne de lui". En revanche, "celui qui se trouve lui-même, le monde n'est pas digne de lui". Celui-ci en découvrant son identité réelle, découvre en même temps la fonction du corps. Désormais, il peut faire l'économie du monde. Il le connaît et le situe par rapport au corps, comme il se connaît et s'actualise grâce au corps : "Celui qui a connu le monde a trouvé le corps ; mais celui qui a trouvé le corps, le monde n'est pas digne de lui".

Émile

*

RECHERCHES

PAUL ET LE GNOSTICISME

*l'homme qui croit à une apparition
reste dans l'incertitude »¹*

François Gohard, dont nous avons publié plusieurs écrits dans les précédents Cahiers, nous avait fait l'amitié de nous transmettre ainsi qu'à Monique le dernier état de ses recherches sur Paul, à partir essentiellement de l'ouvrage d'Elaine Pagels, *The Gnostic Paul*. Il peut sembler surprenant, à première vue, de chercher des traces de gnosticisme chez Paul alors qu'il est largement admis qu'il a rédigé ses lettres pour combattre ses « adversaires gnostiques » et contester leur prétention de détenir la clef des « mystères cachés ». Paul se réfère constamment non aux paroles de Jésus qu'il n'a pas connu mais à l'Ancien Testament :

Paul, inaugurant la doctrine de rachat par le sang ne parle pas du Royaume ; au contraire, en décrétant que le salut est désormais assuré par le sacrifice du Christ mort en croix pour nous racheter, il porte le coup de grâce au Royaume intérieur... Les partisans du paulinisme objecteront que l'Apôtre, à qui le Christ, a révélé son message, n'innove pas et que, au contraire, il a la préoccupation de justifier sa doctrine par des citations de l'Ancien Testament pour bien montrer que le Christ réalise la promesse. C'est vrai et en cela Paul continue la tradition des docteurs de la Loi qu'il exploite du reste comme jamais personne encore ne l'avait fait et qui consiste à justifier une doctrine ou une révélation en partant d'une citation de l'Écriture²...

¹Homélies clémentines XVII, XIV, Lagrasse, Verdier, 1991, p. 326.

²Émile Gillibert, *Saint Paul ou le colosse aux pieds d'argile*, Métanoïa, 1974, p. 186-187.

Si Paul se réfère parfois à la Gnose, on peut donc supposer que, les premiers chrétiens étant imprégnés de gnosticisme, il a repris certains de leurs termes pour mieux les réfuter. Pourtant certains passages de ces mêmes lettres peuvent laisser entrevoir chez Paul une affinité avec une certaine forme de connaissance intérieure puisqu'il prétend être le messager de « ce mystère caché depuis les âges et depuis les générations³ ».

Ce n'est donc pas par hasard si nombre de gnostiques du I^e siècle se sont appuyés sur Paul pour se revendiquer de son héritage. Paul n'aurait-il créé des mythes que pour mieux fonder une religion exotérique accessible au plus grand nombre (les petits Mystères) tout en étant conscient de leur sens intérieur ouvert à quelques-uns seulement (les Grands Mystères) ?

Une autre interprétation est possible. On sait aujourd'hui que seule une petite partie des écrits attribués à Paul sont réellement de lui. N'ont ainsi été rédigés de son vivant que les textes suivants : *Première Lettre aux Thessaloniens*, *Lettre aux Galates*, *Première Lettre aux Corinthiens* et la *Lettre aux Romains*⁴. Les autres écrits, bien qu'ils figurent toujours dans le canon de l'Église, sont le reflet du conflit opposant aux II^e et III^e siècles les premiers chrétiens aux écoles gnostiques et notamment aux valentiniens. Les textes les plus anti-gnostiques, comme *Les Pastorales*, hostiles à ceux qui comme Hyménée et Philète proclament que « la résurrection a déjà eu lieu⁵ », sont reconnus aujourd'hui comme des faux. L'étude de l'exégèse gnostique révèle le processus par lequel Paul devint connu au II^e siècle comme « l'Apôtre des hérétiques ».

Parler de Paul, c'est donc évoquer deux « écoles » que l'on pourrait qualifier de « pauliniennes », l'une farouchement anti-gnostique, l'autre plus proche d'une certaine « gnose » plutôt que d'un individu particulier. Il nous a semblé utile de reprendre et de compléter les recherches de François Gohard, même si elles peuvent paraître quelque peu arides, car elles éclairent autant que possible les circonstances trop souvent méconnues de la naissance du christianisme.

*

³Col I, 26.

⁴Cf John Dominic Crossan, *The historical Jesus*, HarperSanFrancisco, 1992, p. 427.

⁵I Ti II, 18.

Paul était-il gnostique ? Interrogation saugrenue ? Des historiens des religions se posent pourtant sérieusement la question : « Nombreux sont ceux à penser que Paul de Tarse, dont les lettres ont constitué un facteur tellement déterminant dans l'organisation du christianisme orthodoxe, était en fait un gnostique, car il parle du Christ "en" lui, et dit avoir reçu la connaissance par révélation directe⁶ ». N'a-t-il d'ailleurs pas été revendiqué en tant que tel par les gnostiques eux-mêmes, à partir du II^e siècle ? « Tout ce qui est considéré habituellement comme une interprétation "historique" de Paul et comme une analyse objective de ses épîtres remonte en fait aux hérésiologues du II^e siècle. Si l'apôtre était aussi farouchement anti-gnostique, comment se fait-il que les gnostiques l'aient reconnu comme leur grand maître pneumatique ? Comment ont-ils pu prétendre suivre son exemple lorsqu'ils offraient aux "initiés" l'enseignement secret de la sagesse et de la Gnose ? Comment pouvaient-ils trouver dans sa théologie de la résurrection la source de la leur, n'hésitant pas à citer ses écrits à l'encontre de la doctrine ecclésiale de la résurrection corporelle⁷ ? »

Il convient de souligner à titre liminaire que le terme gnose, qui signifie en grec « *connaissance, intelligence* », n'était nullement réservé aux débuts à une école particulière. Les hérésiologues eux-mêmes prétendaient s'attaquer à une fausse gnose, celle professée par leurs adversaires gnostiques, car ils ne pouvaient imaginer une autre doctrine que celle, exotérique, enseignée au sein de l'Église universelle : « La vraie gnose est celle qui se réfère à la doctrine des apôtres, à l'ancienne constitution de l'Église dans le monde entier, et à ce qu'elle représente le corps du Christ suivant la succession des évêques, par laquelle ils ont transmis ce qui existe partout⁸ ». Si les deux enseignements se côtoient dès le départ, la religion officielle ne peut toutefois se revendiquer de la Gnose, par définition secrète, initiatique et souterraine. Les deux traditions ne se placent pas sur le même plan. L'Église catholique, apostolique et romaine à laquelle se réfère Irénée enseigne une voie de salut de la personne dans le devenir. Elle se veut missionnaire et conquérante en sorte de proclamer son message à tous. Fondée sur la connaissance intérieure et individuelle, la renaissance de l'être en Soi, la Gnose s'interroge sur la véritable identité de chacun et fait sienne la parole : « Cherchez d'abord le Royaume et tout le reste vous sera donné de surcroît⁹ ».

Certains pourtant, au sein même de l'Église, admettent l'existence d'une gnose intérieure, distincte de la doctrine officielle enseignée à tous sur le seul

⁶Bernard Simon, *L'Essence des gnostiques*, Pocket, 2011, p. 82.

⁷Elaine Pagels, *The gnostic Paul*, Trinity Press International, U.S.A. 1975, 1992

⁸Irénée, *Contre les hérésies* IV, 33, 8 cité par E. Pagels, *Les évangiles secrets*, Gallimard, 1982, p. 155.

⁹Mt VI, 33.

fondement des évangiles canoniques. L'un des premiers Pères de l'Église, Clément d'Alexandrie, intitule son principal ouvrage : *Premiers Stromates des mémoires gnostiques conformes à la vraie philosophie*. Clément y expose que la gnose est la connaissance intime de la Vérité en Jésus-Christ, le Verbe de Dieu : « La "gnose" authentique est un développement de la foi suscitée par Jésus-Christ dans l'âme qui lui est unie¹⁰ ».

Pour Clément seul le chrétien accompli peut être appelé gnostique car seul le gnostique accède à la contemplation directe du mystère de Dieu : « Le gnostique est au-dessus de celui qui a simplement la foi » ; « Le bien supérieur à tout, c'est l'intelligence¹¹ ». Traversé par l'amour divin, que l'on pourrait rapprocher de la compassion bouddhiste, et le manifestant par son comportement, le gnostique ne saurait mal faire : « La gnose demeure inébranlable par la charité. La charité trouve sa perfection dans la gnose¹² ». Plus surprenant, Clément d'Alexandrie fait état d'une transmission secrète de cette gnose par Jésus aux apôtres, en dehors de toute église : « À Jacques le Juste, à Jean et à Pierre, le Seigneur, après sa résurrection, donna la gnose ; ceux-ci la donnèrent aux autres apôtres ; les autres apôtres la donnèrent aux soixante-dix, dont l'un était Barnabé¹³ ».

Il suffit de lire les évangiles canoniques pour constater le fossé séparant Jésus de son entourage, choqué par l'enseignement provocateur du Maître. Nombreux sont ceux qui se montrent désarçonnés par les paroles de Jésus : « Ce langage-là est trop fort ! Qui peut l'écouter¹⁴? » Pour cette raison, Jésus ne partageait ses mystères qu'avec quelques disciples parmi les plus proches alors qu'il s'adressait à la foule en paraboles : « À vous le mystère du règne de Dieu a été donné ; mais avec ceux-là qui sont dehors, tout se passe en paraboles, pour qu'ils regardent ce qu'ils regardent mais ne le voient pas, et qu'ils entendent ce qu'ils entendent mais ne le comprennent pas...¹⁵ » Tous ne sont en effet pas dignes de recevoir les mystères, nous confirme Jésus :

Ces mystères que je vais vous révéler, gardez-les et ne les communiquez à personne qu'à celui qui en serait digne. N'en parlez ni à votre père, ni à votre mère, ni à votre frère ou sœur, ni à un parent, que ce soit pour de la nourriture ou pour une boisson ou une femme, ni pour de l'or ou de l'argent ou quoi que ce soit du monde. Gardez-les et ne les communiquez absolument à personne, même en considération de tous

¹⁰Benoît XVI, Audience générale 18 avril 2007. Osservatore Romano du 19 avril 2007.

¹¹*Stromates* II, 18, 16 ; IV, 149, 6, cité par Roland Hureaux, *Gnose et gnostiques*, DDB, 2015, p. 92.

¹²*Stromates* II, 9, 45, cité par Roland Hureaux, *Gnose et gnostiques*, DDB, 2015, p. 92.

¹³Clément d'Alexandrie HE, II, I, 3-4, cité par Roland Hureaux, *Gnose et gnostiques*, DDB, 2015, p. 91.

¹⁴Jn VI, 60.

¹⁵Mc IV, 11-12.

*les biens de ce monde... Or, voyez, je vous ai parlé des mystères : gardez-les ; ne les transmettez à personne qu'à ceux qui en sont dignes*¹⁶.

*Je dis mes mystères
à ceux qui sont dignes de mes mystères.
Ce que ta main droite fera,
que ta main gauche ne sache pas
ce qu'elle fait*¹⁷.

Clément d'Alexandrie fait par ailleurs allusion à un autre Évangile resté secret qu'il attribue à Marc et dont il cite quelques extraits : « ...il fit passer dans son premier livre les choses qui sont de nature à faire progresser dans la connaissance et il composa un Évangile plus spirituel, à l'usage de ceux qui se perfectionnent (i.e. des initiés). » Sans pour autant divulguer « les choses qui ne doivent pas être dites », ni « l'enseignement d'hiérophante du Seigneur », il livra « certaines paroles dont il savait que l'explication conduirait les auditeurs, comme le fait un mystagogue, dans le sanctuaire inaccessible de la vérité cachée par sept voiles. »

Dans cette version initiale de son évangile¹⁸, Marc décrit la résurrection par Jésus d'un jeune homme de Béthanie, puis l'initiation toute une nuit de ce dernier au mystère du Royaume de Dieu. La précision que ce jeune homme était lors du rite initiatique « le corps nu enveloppé d'un drap » permet de l'identifier avec celui qui accompagnait Jésus dans l'Évangile canonique de Marc : « Et un jeune homme l'accompagnait, le corps nu enveloppé d'un drap. On se saisit de lui. Alors, abandonnant le drap, il s'enfuit nu¹⁹ ». Selon Clément, qui se réfère dans sa lettre au vocabulaire technique des cultes à mystères, c'est Alexandrie qui détiendrait le texte de cet *Évangile secret de Marc* : « Au moment de mourir, il légua son ouvrage à l'Église qui est à Alexandrie, où il est conservé aujourd'hui encore de façon parfaitement sûre, et où il est lu à ceux-là seuls qui sont initiés aux grands mystères²⁰».

Valentin est sans doute de tous les maîtres gnostiques celui qui, avec Marcion, présente le plus d'affinités avec l'héritage paulinien. Paul, dit Valentin, enseignait cette sagesse secrète uniquement à ceux qui avaient atteint la maturité spirituelle et c'est seulement à ses initiés qu'il révélait les « Grands Mystères » : « Selon eux, ce n'est pas par écrit que cette vérité fut transmise, mais de vive voix, raison pour laquelle Paul dit : "Nous parlons sagesse parmi les parfaits, mais

¹⁶*Deuxième Livre de Iéou*, Codex Bruce 43, trad. André Wautier.

¹⁷Th 62.

¹⁸Cf John Dominic Crossan, *The historical Jesus*, HarperSanFrancisco, 1992, p. 429.

¹⁹Mc XIV, 51.

²⁰*Écrits apocryphes chrétiens I*, La Pléiade/Gallimard, 1997, p. 65.

sagesse qui n'est pas celle de ce monde" ²¹». Paul semble bien faire allusion à cette double transmission, l'une officielle pour la foule, l'autre secrète et réservée aux initiés : « L'homme naturel (le psychique) n'accueille pas ce qui est de l'esprit de Dieu, car pour lui c'est stupide et il ne peut pas le connaître parce qu'on n'en juge que par l'Esprit. Mais l'homme spirituel (le pneumatique) juge tout et n'est jugé par personne... ²²» Il distingue ceux qui ont du mal à comprendre et en sont encore aux « premiers rudiments des oracles de Dieu » des parfaits qui eux ont la connaissance : « Quiconque en est au lait (le psychique) n'entend rien à la parole de justice, il n'est qu'un enfant. Mais la nourriture solide est pour les parfaits (les pneumatiques) qui, à force d'exercer leurs facultés, savent discerner le bien du mal²³ ».

À partir de ces citations extraites d'un contexte eschatologique voire parfois apocalyptique pourtant peu compatible avec une Gnose intemporelle, les valentiniens firent en sorte de rallier Paul à leur cause en le présentant comme un gnostique avant la lettre. Outre les écrits de Nag Hammadi attribués à l'apôtre (*Prière de l'apôtre Paul, Apocalypse de Paul*) ils pouvaient s'appuyer sur quelques passages des épîtres pauliniennes canoniques qui font allusion à une certaine forme de gnose cachée : « Et je prie pour que votre amour abonde encore et de plus en plus en connaissance (gnose) et en clairvoyance ²⁴». Ce d'autant que cette gnose est assimilée à un mystère divin : « Dieu a dispensé sa grâce, qu'il m'a donné pour vous, en me dévoilant la connaissance (gnose) du mystère tel que je viens de vous l'exposer. En me lisant vous pourrez vous rendre compte de l'intelligence que j'ai du mystère du Christ ²⁵». Il incite son auditoire à accueillir ce mystère qui est celui du trésor caché de la sagesse et de la gnose : « pour que... ils aient dans toute sa richesse la certitude de l'intelligence et de la connaissance (gnose) du mystère de Dieu : le Christ en qui sont tous les trésors cachés de la sagesse (sophia) et de la science (gnose) ²⁶».

Le récit de la brutale conversion de Paul sur le chemin de Damas est une invention de Luc qui n'a pu assister à un tel événement. Paul n'en parle pas, en tout cas pas de la même façon, et donne des versions différentes de son illumination. Si Paul soutient avoir fait l'objet d'une révélation particulière et directe du Christ en dehors de toute transmission par un apôtre ou par une église, il met pourtant celle-ci sur le même plan que l'apparition du Christ aux Douze - incluant donc Judas-, puis aux cinq cents : « Après eux tous, il m'est aussi apparu à moi, comme à l'avorton²⁷ » ; « Quand celui qui m'avait mis à part dès le ventre

²¹Irénée, *Contre les hérésies* III, II,1 in *Premiers écrits chrétiens*, La Pléiade/Gallimard, 2016, p. 993.

²²I Co II, 14-15.

²³Hé V, 13-14.

²⁴Ph I, 9.

²⁵Ép III, 2-4.

²⁶Col II, 2-3.

²⁷I Co XV, 8.

de ma mère et qui m'avait appelé par sa grâce a trouvé bon de dévoiler son Fils en moi...²⁸» ; « Je connais un homme en Christ, qui, il y a quatorze ans, a été enlevé jusqu'au troisième ciel - est-ce en son corps, je ne sais ; est-ce sans son corps, je ne sais - . Et je sais que cet homme-là fut enlevé jusqu'au paradis -est-ce en son corps, est-ce sans son corps, je ne sais- et qu'il a entendu des paroles ineffables qu'il n'est pas permis à l'homme de dire²⁹».

Ayant, selon ses propres dires, progressé dans la connaissance des mystères du judaïsme plus que « beaucoup de ceux de son âge et de sa nation, ayant été animé d'un zèle sans pareil pour les traditions de ses ancêtres³⁰ », Paul fait ici allusion aux sept cieux de la mystique juive, correspondant à sept stades ou degrés d'initiation. Seuls quelques initiés, ayant subi toute une série d'épreuves, peuvent surmonter l'opposition des anges et des démiurges hostiles pour accéder au septième ciel, celui de la plénitude de lumière de Dieu et de la rédemption : « L'idée des sept cieux à travers lesquels l'âme s'élève vers sa demeure originelle, soit après la mort, ou en état d'extase tandis que le corps est encore vivant, est certainement très ancienne³¹ ».

Et pas seulement dans le judaïsme, tant ce symbolisme est universel. S'il n'est pas possible d'épuiser ici la symbolique du nombre sept, qu'il nous soit permis d'évoquer les sept sceaux de l'Apocalypse, les sept châteaux-forts de l'âme de Sainte-Thérèse d'Avila, les sept degrés ou celliers d'amour décrits par saint Jean de la Croix, les sept degrés de l'échelle d'amour spirituel de Jean Ruysbroeck, les sept vallées du *Mantic Uttair* d'Attar, les sept Cieux du Coran qui correspondent à autant de catégories de l'être, les sept merveilles du *Récit de l'Archange empourpré* de Sohrawardî qui culminent à la Source de la Vie. Tel est le sens du *sama*, la danse des derviches tourneurs initiée par Rûmi : « Lors du *sama*, les hommes de Dieu aperçoivent plus souvent la manifestation divine et quittent plus aisément l'univers de leur propre existence... Les sept cieux et les sept terres ainsi que toutes les créatures se mettent à danser, à l'heure où un vrai fidèle entre en danse³² ».

Tel est le sens de tout *pèlerinage intérieur* à travers le labyrinthe de la vie : « Le pèlerin abandonne tout et se met en marche vers Jérusalem qu'il doit entendre comme le centre lumineux de lui-même et du monde régénéré. Il passe par les quatre angles de l'horizon et pénètre les sept domaines qui sont les sept états successifs du pèlerin. Du Royaume à la Grâce, ce Palais forme des chambres emboîtées les unes dans les autres avec leurs portes et leurs gardiens. Et c'est donc durant cette descente en soi-même que le corps et l'âme corruptible découvrent

²⁸Gal I, 15-16.

²⁹II Co XII, 2-4.

³⁰Gal I, 14.

³¹Gershom Sholem, *Les grands courants de la mystique juive*, Payot, 1983, p. 67.

³²Nahal Tajadod, *Roumi le brûlé*, Paris, JC Lattès, 2004, p. 158-159.

deux fois la mort et deux fois ressuscitent, régénérés. La descente dans les sept chambres évoque l'intérieur, et c'est effectivement par l'intérieur, et par là seulement, que le pèlerinage est possible jusqu'à la Terre sainte. Ce pèlerinage à la Jérusalem intérieure est imagé dans les sanctuaires par le tracé sur le dallage d'un labyrinthe. Atteindre le centre du labyrinthe, c'est en avoir parcouru le chemin, c'est être devenu le chemin. Alors, nous sommes ce centre-là³³».

Le chiffre sept est associé au processus initiatique de remontée de l'âme des ténèbres de l'occultation vers la lumière de la Révélation. Une relique découverte au Janicule à Rome représente un dieu syrien enveloppé d'un linceul dans les replis duquel sept œufs sont déposés tandis qu'un serpent fait sept fois le tour du corps pour dresser sa tête au-dessus du crâne de la statue : « ...les sept replis de ce serpent suggèrent les sept barrières des sphères des planètes que l'âme devait victorieusement franchir pour atteindre à l'immortalité³⁴». De même l'Hebdomade des gnostiques est formée de sept sphères planétaires que l'âme doit d'abord franchir de haut en bas puis traverser à nouveau de bas en haut pour s'en libérer et retrouver la plénitude perdue en ce monde. Comment ne pas penser aux sept chakras des yogas de l'Inde que la Kundalini Shakti doit percer avant de s'unir à Shiva dans le *lotus aux mille pétales (Sahasrâra chakra)*?... Ces chakras correspondent, dans la Kabbale juive, aux sept Séphiroth de la "petite face" que la Shekhina doit remonter pour retrouver Dieu dans la "Grande Face". Et c'est bien aux mystères des sept cieux que Jésus initie le jeune homme de Béthanie dans l'*Évangile secret de Marc*...

(à suivre)

François Gohard
Yves Moatty

*

³³*Sept Instructions aux frères de saint Jean.*

³⁴Jean Doresse, *Les livres secrets des gnostiques d'Égypte*, Monaco, Éditions du Rocher, 1984, p. 101.

JUNG ET LE GNOTICISME

*Nunquam unum facies
nisi prius ex te ipso fiat unum
Tu ne feras jamais l'Un
si l'Un ne se fait d'abord en toi*

Gerard Dorn
*Philosophia meditativa*³⁵

*À vingt ans un trouble nouveau,
Sous le nom d'amoureuses flammes,
M'a fait trouver belles les femmes :
Elles ne m'ont pas trouvé beau*³⁶.

Au temps de ma jeunesse folle, j'avais vingt ans à peine, il m'est advenu une aventure étrange. À l'issue de mes études et malgré tous mes diplômes, une interrogation angoissante s'est imposée à moi : *Que sais-je ?* Angoisse de constater qu'en définitive je ne sais rien, mais rien du tout. Inconsciemment me revenait cette question lancinante qui m'était tombée dessus vers l'âge de sept ans : *Qui suis-je ?* Une soif de connaître, de tout découvrir s'empara de moi.

Je me mis à lire et à relire intensément poètes et philosophes de Platon aux Romantiques allemands, d'Empédocle à Saint-John Perse ; à visiter tous les musées, du grand Louvre au petit musée Hébert ; à me rendre à tous les concerts et à écouter toutes sortes de musiques, du *Concerto N°1* de Brahms à la *Sonate* pour violon et piano de Franck ou à la *Cinquième Symphonie* de Malher, de la *Wanderer Fantaisie* de Schubert au *Requiem* de Fauré, de la *Gita Govinda* de Jayadeva au *Stimmung* de Stockhausen. Je récitais comme des mantras mes poèmes préférés, dont la seule sonorité suffisait à me mettre en état de grâce : *Le Bateau ivre* autant que *Voyelles* ; *Le vierge, le vivace...* autant que *Le poème en yx* ; *El Desdichado* autant que les *Vers Dorés* ; *Correspondances* autant que *La vie antérieure* ; *Écoutez la chanson bien douce* ou *Clair de lune...* *Pour fêter une enfance*, je lisais et relisais *Amers* ou *Anabase* autant que *Vents* ou bien qu'*Exil...* : « *À même l'être, son essence ; à même la source, sa naissance*³⁷... » Je ne cherchais pas

³⁵ Cité par Jung in *Psychologie et Alchimie*, 1952.

³⁶ Verlaine, *Pauvre Gaspard*.

³⁷ Saint-John Perse, *Exil*, *Pluies IV*.

un sens à toutes ces poésies, mais en me laissant porter par la sonorité des vers je me sentais plonger dans leur essence. Parallèlement je me mis à recevoir des rêves extraordinaires. Je quittais mon corps et voyageais au dehors. Je voyais des lumières éblouissantes. J'assistais à des opéras fabuleux dont je n'avais pas la clef. Des symboles mystérieux s'imposaient à moi dont je n'avais pas le sens... Je sentais qu'une force invisible me poussait irrésistiblement et comme malgré moi vers quelque ailleurs intérieur : *Au fond de l'Inconnu ?...*

Une nuit j'eus un rêve très puissant. Je descendais en barque un grand fleuve impassible semblable aux fleuves amazoniens que j'avais sillonnés dans mon enfance. Brusquement je me vis arriver au bord d'une immense cascade qui escaladait les cieux. Je me retournais pour montrer ce spectacle magique à mes compagnons mais les trouvais tous plongés dans un profond sommeil. Je tentais désespérément de secouer une *femme inconnue* qui m'accompagnait. En vain, je ne parvenais à réveiller personne et me retrouvais seul...

*Son nom ? Je me souviens qu'il est doux et sonore
Comme ceux des aimés que la Vie exila³⁸.*

La fois suivante, toujours en rêve, j'eus la vision éblouissante de deux triangles en sens opposés joints en leur sommet et diffusant une intense lumière bleue qui m'enveloppait tout entier. Je lis plus tard dans un ouvrage sur les symboles de l'Inde que le triangle du bas, avec son sommet vers le haut, symbolise le feu et le principe masculin ; celui du haut avec son sommet vers le bas, l'eau et le principe féminin. Lorsque ces deux triangles sont dans cette position, ils représentent le sablier ou le *damaru*, le tambour de *Shiva Nataraja* (Shiva Seigneur de la danse), image du Son primordial, du Verbe créateur mais aussi de la fin du monde et de la disparition du temps, s'ils doivent se séparer. Encore que ces deux triangles peuvent aussi symboliser : celui du haut le vase ou la caverne, le cœur ou le Graal, celui du bas la montagne ou la lance qui ouvre le cœur et guérit toutes les blessures...

La découverte des écrits de Jung fut donc pour moi une véritable révélation, un préalable à la découverte des Upanishads ou du Tao tō King : « La sagesse n'est pas faite pour la foule et ne l'a jamais été, car c'est toujours à la folie que les hommes aspirent le plus... La sagesse est une chose dont l'individu jouit solitairement ³⁹... » Ainsi donc ce n'était pas la folie qui me guettait. Tout au contraire, c'est la folie du monde qui

³⁸ Verlaine, *Mon rêve familial*.

³⁹ Lettre du 25/10/1935 in *Le divin dans l'homme. Lettres sur les religions*, Paris, A. Michel, 1999, p. 248.

me quittait. Ainsi donc ce n'est pas la raison qui guidait le monde, mais la folie qui habitait le monde, ou plutôt qui était la nature même du monde. Ainsi donc, d'autres que moi avaient connu les mêmes expériences. Je revivais ce que d'autres avaient vécu depuis les origines de l'humanité. Quel soulagement !... Ainsi donc, ce n'était pas moi qui rêvais, c'est moi qui était rêvé : « Le sommet de l'hybris européen se trouve dans l'expression française "faire un rêve". En réalité il semble bien que nous sommes plutôt rêvés par quelqu'un ou par quelque chose d'extérieur à notre moi conscient, du moins dans tous les moments cruciaux⁴⁰. »

Je devais découvrir un jour que Jung avait lui aussi fait un rêve ressemblant fort au mien. Alors qu'il se trouvait hospitalisé à Calcutta, Jung rêva qu'il se trouvait avec quelques amis dans la cour d'un château médiéval, situé dans une île inconnue. Après avoir aperçu un *cucullatus*, une sorte de gnome, se faufiler d'une maison à l'autre, ils furent conviés à célébrer le soir même la découverte du Graal, caché quelque part au nord de l'île mystérieuse. Ils se mirent en route jusqu'à l'extrémité de l'île mais la marche se révéla si épuisante que tous les compagnons de Jung s'endormirent exténués alors qu'il ne restait qu'un chenal à franchir à la nage. Seul à pouvoir s'emparer du Graal, Jung se préparait à plonger dans l'eau glacée... quand il se réveilla à ce moment précis.

Je retins des expériences et des recherches de Jung que ce que les Anciens appelaient une descente aux enfers (*descensus ad infernos*) correspondait à une plongée au fin fond des profondeurs de l'inconscient, à une quête de notre véritable individualité derrière les masques du petit ego social. Cette remise en question (Jung emploie même le terme de *metanoïa*) débutait le plus souvent vers la quarantaine, *au milieu du chemin de notre vie*, pour reprendre l'expression de Dante dans la *Divine Comédie* et était dédiée à la *culture de soi* pour reprendre la formule de Nietzsche. Elle pouvait aussi manifestement se produire à n'importe quel âge. Les grands mythes de l'Antiquité sont comme autant de poteaux indicateurs sur cette voie, comme autant de symboles à déchiffrer intérieurement. Par-delà l'inconscient personnel, enseigne Jung, nous sommes gouvernés par un Inconscient collectif partout identique à lui-même et peuplé de symboles abstraits, d'archétypes communs à toute l'humanité. L'initiation antique avait donc bien un sens !

La philosophie antique pouvait-elle m'apporter un quelconque éclairage ? Platon fait état d'*Idées*, d'Archétypes divins, qui seraient l'essence intelligible et éternelle des choses sensibles. Aristote évoque la

⁴⁰ Lettre du 07/04/1958 in *Le divin dans l'homme...* p. 253.

présence chez l'homme d'un *Intellect actif* (ou *Intelligence*) qui serait l'élément divin et immortel de l'âme par opposition à son intellect passif ou patient, purement réceptif. À ne surtout pas confondre avec la raison : « Parmi les avoirs de l'intelligence, en vertu desquels nous atteignons la vérité, il en est qui sont toujours vrais, et d'autres qui peuvent donner dans l'erreur. Le raisonnement est dans ce dernier cas ; mais l'intellect est toujours conforme à la vérité et rien n'est plus vrai que l'intellect... D'ailleurs l'intellect est seul plus vrai que la science, donc les principes relèvent de l'intellect... On ne démontre pas les principes, mais on en perçoit directement la vérité ⁴¹. »

Je me demandais bien ce que cela signifiait. Que pouvait être cet intellect actif ?

On raconte en Inde que le voyageur égaré rencontre parfois une jeune femme qui lui indique la bonne direction et le remet sur la bonne voie. Ce bon guide, cette incitatrice, ce fut pour moi une princesse, la princesse Hemalekha. Son dialogue avec le prince Hemacuda me stupéfia et m'éblouit, peut-être même autant que ce dernier :

Cher époux, écoute-moi avec la plus grande attention car le sujet est ardu. C'est avec un esprit entièrement purifié qu'il convient de réfléchir sur la nature du Soi. Il n'est rien de visible, rien d'exprimable. Comment pourrais-je te le décrire ? ... Cette essence qui est la tienne, personne ne peut te la désigner de l'extérieur. C'est à toi de la voir par toi-même...

Ces simples paroles suffirent à ébranler le prince qui se retrouva plongé dans un abîme de perplexité. Tout était remis en question :

En vérité le monde entier est fou. Aucun homme n'a la moindre connaissance de lui-même et cependant chacun agit "pour soi"... Chacun agit ainsi dans ce qu'il croit être son propre intérêt, mais tous ignorent ce qu'ils sont au fond d'eux-mêmes...

Et la princesse d'inciter le prince à poursuivre sa quête aux confins de soi-même, jusqu'à l'ultime révélation :

Prince ! Discerne donc cette essence qui est la tienne ! Cette conscience universelle au sein de laquelle le monde se révèle, si tu réussis à y pénétrer, tu deviendras le créateur de toutes choses... Sois sincère dans ton effort pour bloquer l'activité mentale, délaisse

⁴¹ *Derniers Analytiques*, cité par R. Guénon, *Symboles de la Science sacrée*, Gallimard, p. 402.

l'extraversion au profit de l'introversion et bientôt tu te verras toi-même par toi-même ⁴²...

Au début je ne compris goutte à ce dialogue. Le terme Soi me parlait, mais de quoi ; me rappelait confusément quelque chose ; m'attirait irrésistiblement, mais pourquoi ? Autant la sagesse orientale me parlait, autant la philosophie occidentale me semblait abstruse et bien trop abstraite. Que pouvait-il y avoir de commun entre le Soi jungien, l'Âtman des Upanishads, l'Idée de Platon, l'Intellect actif d'Aristote ?... Rien a priori. Tout cela ne faisait qu'ajouter à ma confusion.

La lecture d'une traite du Tao tö King ne m'éclaira guère plus. Pourtant derrière ces paroles simples et énigmatiques, par-delà les mots, quelque chose m'attirait, me parlait. Quelque chose résonnait en moi, comme si j'avais déjà entendu ces mêmes paroles quelque part autrefois, comme si j'avais trouvé la longueur d'onde qui répondait à la mienne :

*Moi seul, je diffère des autres hommes
parce que je tiens à téter ma Mère*⁴³.

Il m'apparaissait enfin, plus ou moins clairement, qu'à l'issue de cette quête, une fois accomplie la révolution de notre petit moi, nous pourrions accéder à la révélation de notre véritable individualité, notre divinité intérieure, quelque chose comme notre Soi. Notre Soi ? Ce « notre » est de trop, car le Soi ne peut être à nous. Ce n'est pas notre Soi qui vient à nous, mais le Soi, Cela qui ne peut être nommé mais qui anime depuis toujours tous les êtres, par-delà le temps et par-delà l'espace. Et la révélation du Soi provoque simultanément un effet de déification, puisque le petit moi qui nous séparait du monde et du Dieu est appelé à s'effacer, à lâcher prise. C'est ainsi en tout cas que je compris ce processus, sans me préoccuper de savoir si mon interprétation propre ou plutôt celle qui me venait spontanément correspondait en tous points à celle de l'analyse jungienne. Jung fut en fait pour moi un déclencheur plus qu'autre chose, non un thérapeute ou un maître à penser...

Si initiateur il y eut, ce fut une initiatrice, ce fut la princesse Hemalekha, ce fut le Mystère de la Déesse.

Ce fut l'anima : « Sans aucun doute l'anima présente l'aspect très important d'une dispensatrice de sagesse. Elle est la *femme inspiratrice par excellence*... " C'est dans le sein de la Mère que réside la sagesse du Père"... L'anima est l'archétype de la vie en soi, qui procure expérience

⁴² Tripurarahasya, *La doctrine secrète de la Déesse Tripura*, trad. M. Hulin, Paris, Fayard, 1979, p. 85-91.

⁴³ Lao-Tseu, *Tao tö King*, Idées/Gallimard, 1969, XX, p. 85.

et connaissance⁴⁴ » ; « ...l'anima est le pont et la condition sine qua non⁴⁵. »

Je devais connaître plus tard que la déification - que Jung a entrevue sous l'aspect d'une participation au dieu - se manifeste différemment selon les cultures et les religions, puisqu'elle est une expression particulière de ce qui est en soi unique et inexprimable. Il ne s'agit pas d'une extase dévotionnelle, d'une union mystique mais d'une enstase, d'une vision pénétrante de notre nature divine, d'une renaissance intérieure par la reconnaissance de notre visage originel. En réalisant sa véritable Identité le soufi dira : *Ana'l-Haqq* (Je suis la Vérité) ; l'hindou : *Je suis Krishna* ou *Je suis Ram* ; le bouddhiste : *Je suis Bouddha* et le chrétien (quel sacrilège !) : *Je suis Jésus* ! Mais en fait, ce n'est pas moi qui parle ainsi puisque l'ego s'est effacé, c'est Cela qui exprime ainsi son Être par la bouche de chacun. C'est Cela qui prend la parole...

*Et j'ai vu quelquefois ce que l'homme a cru voir*⁴⁶...

Pour en revenir à Jung, la déification résulte selon lui d'une *Imitatio Christi*, d'une Imitation de Jésus-Christ, mais d'un Jésus intemporel et non historique, précise-t-il dans *Le Livre Rouge* : « Le chemin du Christ ne peut être évité à personne, car ce chemin mène à ce qui est à venir. Il faut que vous deveniez tous des Christs⁴⁷ ». Pour Jung, l'imitation du Christ mène l'homme à affronter ses propres ténèbres, à l'image de la lutte du Christ contre Satan. Soutenu par son anima, l'homme - par-delà son moi - peut percevoir *l'unité du Saint-Esprit*. Jung définit cette « position » du Saint-Esprit comme un rétablissement au niveau de la conscience de l'unité originelle de l'inconscient : « C'est là, à mon avis, ce à quoi fait allusion le Christ lorsqu'il dit "vous êtes des dieux". Cependant, cet état de choses n'est pas entièrement compréhensible pour nous. Il s'agit d'une pure anticipation » : « ...le conflit avec l'ombre, c.à.d. le Christ opposé à Satan, n'est que le premier pas vers ce but lointain qu'est l'unité du Soi en Dieu⁴⁸. » Ce n'est donc que dans un futur hypothétique que Jung semble envisager la résolution du conflit bien-mal : « C'est ce que dit la phrase "nous sommes des dieux", quand bien même l'homme n'a pas encore commencé à se connaître lui-même⁴⁹. »

Confronté à l'aventure du religieux de la part de ses patients mais

⁴⁴ Lettre du 21/04/1948 in *Le divin dans l'homme...*, id. p. 156.

⁴⁵ Lettre du 30/01/1948 in *Le divin dans l'homme...*, id. p. 310.

⁴⁶ Rimbaud, *Le Bateau ivre*.

⁴⁷ Françoise Bonardel, *Jung et la gnose*, Paris, PGDR, 2017, p. 255.

⁴⁸ *Lettres* de 1953 in *Le divin dans l'homme...* p. 280 ; 282.

⁴⁹ Lettre du 03/05/1958 in *Le divin dans l'homme...* id. p. 134.

également par ses propres expériences, Jung sait à quel point le *numineux* peut être dangereux lorsqu'il fait brusquement irruption dans notre vie : « Que les prêtres et que le peuple ne se ruent pas pour monter vers YHWH, de peur qu'il ne les abatte » (*Exode XIX, 24*). Voilà ce que dit Dieu à son propre peuple car nul ne peut voir sa Face sans mourir. Et les fils d'Israël avaient même l'interdiction de toucher à l'Arche d'alliance sous peine d'être foudroyés.

Vous avez pour père le diable

Jung n'assimile pas le Dieu de l'Ancien Testament au Père dont Jésus proclame le Royaume. Tout au contraire, à l'instar des gnostiques, il souligne « la nature démoniaque de Jahvé dans l'Ancien Testament⁵⁰ » : « Parler de "brutalité" est encore modéré par rapport à ce que l'on éprouve quand Dieu vous démet la hanche, ou massacre le premier-né... "Brutal" est un mot bien trop faible. "Barbare", "violent", "cruel", "sanguinaire", "infernale", "démoniaque" seraient plus justes⁵¹. » Jésus ne dit pas autre chose lorsqu'il s'adresse aux Juifs : « Vous avez pour père le diable et vous voulez ce que désire votre père. Il était homicide dès le principe, il ne s'est pas tenu dans la vérité parce qu'il n'y a pas de vérité en lui. Quand il ment il tire de son fonds ce qu'il dit parce qu'il est menteur et père du mensonge⁵². »

Le diable est ce qui divise, ce qui sépare. Dans la chambre nuptiale, l'union ne peut être consommée si le moi ne s'est pas consumé en approchant le Soi. Et nul ne peut vivre l'effroi d'une telle expérience s'il n'est arrivé au bout de ses propres limites : « Sur ce chemin... on tombe dans le feu, ou l'on s'en rapproche dangereusement, comme le dit la parole : "qui est proche de Moi est proche du feu, et qui est loin de Moi est loin du Royaume"⁵³. » Jung reprend ici un logion apocryphe, conservé par Origène : « ..."qui est proche de moi est proche du feu", dit une parole du Seigneur gnostique. Mais plus Dieu est proche, plus le danger est grand. Dieu veut naître dans la flamme toujours plus haute de la conscience humaine... Il faut pouvoir supporter Dieu⁵⁴. » Et c'est pourquoi la religion sert à nous mettre à l'abri contre Dieu. C'est le cas notamment de l'Église catholique qui par ses rites peut assurer "posséder" le Saint-Esprit : « C'est par là que l'on comprend pourquoi l'Église représente en fait un lieu de refuge et de protection pour ceux qui ne peuvent supporter le feu de la présence divine. Un logion dit :

⁵⁰ Lettre du 13/02/1954 in *Le divin dans l'homme...* id. p. 442.

⁵¹ Lettre du 17/02/1954 in *Le divin dans l'homme...* id. p. 443.

⁵² Jn VIII, 44.

⁵³ Lettre du 28/03/1955 in *Le divin dans l'homme...* id. p. 199.

⁵⁴ Lettre du 30/04/1929 in *Le divin dans l'homme...* id. p. 22.

"Celui qui m'est proche est proche du feu, et celui qui est éloigné de moi est loin de l'empire"⁵⁵. » Il est symptomatique que Jung ait été frappé par cette parole de Jésus dont nous savons maintenant qu'il s'agit du logion 82 de l'Évangile selon Thomas :

***Celui qui est près de moi est près de la flamme,
et celui qui est loin de moi est loin du Royaume.***

Seul le solitaire, celui qui est seul avec lui-même, est apte à recevoir le feu de l'Esprit, précise Jung en citant un autre logion inconnu de Jésus, qui n'est autre que le logion 30 dans la version grecque du papyrus d'Oxyrhynque de l'Évangile selon Thomas :

***Et là où un homme est seul avec lui-même,
je le dis : je suis avec lui***⁵⁶.

L'expérience religieuse intérieure, le *Mysterium tremendum*, échappe à l'analyse freudienne car elle transcende toute analyse de type psychanalytique. Cette expérience par l'âme humaine d'une transcendance qui lui semble tomber du ciel est ineffable : « Les alchimistes, Paracelse, Boehme, tout comme l'inconscient moderne, se représentent celle-ci par le symbole de *l'éclair*⁵⁷. » Seul peut la comprendre celui qui l'a vécue lui-même. Or l'âme vivante est aussi pour Jung une *anima rationalis* qui par son intellect tend vers l'intelligible. Ne pas reconnaître ce qui nous vient du fin fond de notre âme c'est la mutiler, c'est occulter une part essentielle de notre être. Sachant qu'ils ne pourraient pas être compris, poètes et mystiques de tous temps n'ont pu laisser que des images pour illustrer le mystère du *numen*. Jung fait ainsi référence à la description qu'en donne Goethe :

*Profondeur protectrice de la grotte.
Silencieusement les lions glissent
Autour de nous, amicaux,
Ils respectent le lieu consacré,
Le saint asile de l'amour*⁵⁸.

(à suivre)

Yves

*

⁵⁵ Lettre du 13/03/1958 in *Le divin dans l'homme...* id. p. 47.

⁵⁶ Lettres du 31/12/1949- 11/11/1960 in *Le divin dans l'homme...* id. p. 431 ; 527.

⁵⁷ Lettre du 25/04/1952 in *Le divin dans l'homme...* id. p. 40.

⁵⁸ Faust (II, V) cité par Jung, lettre du 30/01/1934 in *Le divin dans l'homme...* id. p. 23.

VICTOR SEGALEN ET L'AILLEURS DU VOYAGE PAS-TROP-LOGIQUE AU VOYAGE PATHOLOGIQUE

Régis Airault est psychiatre hospitalier, chercheur associé au CNRS. De son expérience de médecin du Consulat de France à Bombay, il a tiré l'ouvrage « *Fous de l'Inde, délires d'occidentaux et sentiment océanique* » (Payot-Rivages, 2000). Il est également l'auteur de « *Faire une pause dans sa vie, au pays de la lune à l'envers* » relatant la mise en place du premier secteur de santé mentale à Mayotte de 2001 à 2006. Chargé de cours à Paris VI /VII, dans le cadre du Diplôme Universitaire de psychiatrie tropicale (hôpital Bichat) et de médecine du voyage (hôpital de la Pitié Salpêtrière), il a écrit de nombreux articles sur le voyage et l'anthropologie médicale. Il vit maintenant à Paris où il dirige un CMPP (Centre Médico Psycho Pédagogique).

Lors des 5èmes rencontres Victor Segalen, le Jeudi 26 mai 2017 à Huelgoat, Régis Airault a donné la conférence suivante dont il nous a paru intéressant de reproduire de larges extraits.

*

Si le voyage peut provoquer des troubles psychiatriques, il est le plus souvent positif et permet à l'être humain poussé par sa « pulsion viatorique » (ou pulsion du voyage), de sortir de l'ornière des certitudes, du quotidien, et de s'ouvrir à l'autre, aux autres, à soi et parfois de faire œuvre, car « nul n'est prophète en son pays... »

Segalen et l'ailleurs : voyageur, médecin, archéologue, éditeur, photographe. **Segalen et l'art** : écrivain, poète, musicien, s'intéresse à la peinture (Gauguin...) mais il n'a peint qu'un seul tableau : une vue du jardin depuis la fenêtre de sa chambre qui se trouve en Bourgogne, chez la mère de son arrière cousine Patricia R. ; il a par ailleurs fait des centaines d'estampages de stèles chinoises dont beaucoup ont été détruites pendant la révolution Maoïste.

*

INTRODUCTION

Vous l'aurez compris le « voyage pas-trop-logique » n'est pas, comme nous le verrons, une entité nosologique comme peuvent l'être le voyage pathologique, le voyage pathogène ou le voyage thérapeutique. Il nous permet cependant de sortir du cadre et de nous rapprocher ainsi du voyage initiatique....

Le voyage pas-trop-logique, c'est tout simplement le voyage qui ne se passe pas comme on l'avait prévu, en se laissant porter par des courants contraires, en gonflant ses voiles intérieures de sensations jusque-là inconnues, en évitant les écueils et les bancs de sable où l'on peut s'échouer parfois avec bonheur pour quelques jours, semaines, parfois années, avant de se risquer à nouveau sur le torrent tumultueux de la vie, au risque d'être entraîné dans les remous ou de se fracasser le crâne sur les rochers. C'est tout simplement le voyage qui ne se passe pas du tout comme on l'avait imaginé, car le Réel est souvent plus fort que l'imaginaire et nous découvrons des choses auxquelles nous n'avions jamais pensé...

Avant de reprendre éventuellement la route du retour avec le sentiment de ne pas être passé à côté de la vie, de sa vie : la vraie vie au sens Rimbaldien du terme, celle de notre destinée, de notre Fatum... Tel Ulysse avec la sensation que le temps n'est pas passé aussi vite pour nous, voyageurs, que pour nos contemporains sédentaires...

Nous allons donc nous aussi nous laisser porter par le flot des mots, le vent des idées, les courants chauds de nos souvenirs, de voyage peut-être mais aussi des remontées d'odeurs d'humus, de l'odeur de nos racines, qui nous permettent de garder le cap, de marcher à l'étoile en sachant où l'on met les pieds ... Sur cette terre, comme Victor Segalen a su le faire, depuis les forêts bretonnes où il a pris sa force, mais aussi où il est venu rendre l'âme, épuisé peut-être (on dirait *burnout* à l'heure actuelle), par toutes ces années de travail. Nous n'oublions pas que l'épidémie de grippe espagnole a sévi en août 1918 (il travaillait alors comme médecin à Brest) et qu'en 1917 il avait fait une dernière mission en Chine, mais victime aussi d'un nouvel accès de neurasthénie (malgré sa tentative de séjour thérapeutique en Algérie après un passage obligé par le Val de Grâce...). Il est mort le 21 mai 1919, (c'est donc l'anniversaire de sa mort il y a presque 100 ans...), tout près d'ici, dans la forêt de Huelgoat, un livre de Shakespeare à la main ; rendant à la Bretagne ce qu'il lui devait : son ancrage pour mieux explorer l'espace de la vie, de l'art, des cultures, des hommes, de l'homme, de soi... même si « *The dark side of the Moon* » l'a peut-être poussé dans un dernier accès de

mélancolie à mettre fin à son voyage terrestre...

Quand Segalen quitte sa Bretagne natale, il découvre le voyage et la sensation quasi « océanique » que l'on peut ressentir lors de ces délestages, au sens lâcher du lest, comme lors des envolés de ballons... larguer la famille, les études, les amis, le travail... toutes les amarres, ces ancres (encres ?) que l'on remonte pour partir ; en un mot : le voyage thérapeutique (qui traite sa neurasthénie)... puis il faut prendre un cap, éviter les dérives qu'il faut savoir cependant accepter au risque de se fissurer selon la faille de son cristal intime, dirait Freud, puis se ressaisir afin d'éviter la dissolution, telle « la poupée de sel » de la mythologie indienne, dans le grand Tout, comme nous le verrons avec l'exemple des *Fous de l'Inde*.

Mais revenons à notre Victor Segalen d'humeur plutôt bipolaire, dans le bon sens du terme avec l'énergie que l'on peut déployer dans les phases « up » pour gonfler les voiles jusqu'aux rivages tahitiens...et après ces envolées, ces souffles, nous reviendrons (pour mieux repartir je vous rassure, lors de l'exposé puis du débat qui je l'espère aura lieu après), à la clinique, car nous sommes avant tout médecins et « rien n'est plus tenace que la déformation professionnelle » nous rappelle Jean Marais, dans *Orphée* le film de Jean Cocteau, (Segalen était, comme vous le savez tous, médecin de marine) et voir ce qui nous pousse vers l'ailleurs : le pathologique, le pathogène, le thérapeutique, le pas-trop-logique...

Car Victor Segalen c'est tout cela à la fois : exalté par cette échappée tout en restant ancré dans sa fonction médicale, s'arrachant à sa terre et mettant une saine distance avec sa mère, sa sœur et tous les autres... passant en quelque sorte « outre-mèr(e) », il découvre les Maoris, s'enfonçant dans leurs immémoriaux pour laisser traces de ce peuple qui disparaît confronté à la mondialisation de l'époque : la colonisation par les Européens et leur Djihad religieux, traquant les rituels païens comme la poule, le ver de terre... et au bout de ce monde, car Tahiti, c'est bien le bout du monde, près de l'axe de notre terre-mère, il découvre Gauguin et sa « Maison du Jour » qui s'essayait, seul contre tous, au syndrome insulaire.

Segalen est alors dans un quintuple voyage : géographique, professionnel, artistique, ethnologique mais aussi thérapeutique. En effet sa première crise de neurasthénie, comme on disait à l'époque, l'a forcé à arrêter momentanément son travail en mai 1900, dans un contexte de difficultés sentimentales. Peu après il goûte à l'opium (1901) dans la ville de Toulon où il passe sa thèse le 29 janvier 1902 avant de naviguer vers Tahiti le 11 octobre 1902 et ce jusqu'en 1908. Il repartira par la suite de 1909 à 1914 en Chine...

CONCLUSION

Ainsi, Segalen « l'exote » a été toute sa vie à la recherche du sentiment océanique, qu'il nomme le sentiment de l'exotisme, par le voyage tout d'abord, décentrement de soi-même et expérience du divers, que ce soit : dans les grands espaces de l'océan Pacifique, bras tendus à l'enfant de la Bretagne, avec son passeur Gauguin, répondant à l'appel de l'ailleurs, et non pas des sirènes (sirènes dont on entend peu parler d'ailleurs (Marie Gaillac, Savérina, Henriette...) car il se marie à son retour de Tahiti, après un détour à Ceylan, avec Yvonne Hébert dont il aura trois enfants : Yvon (né le 13/04/06), puis Annie (06/08/12) et Ronan (01/04/13) qui ont vu le jour à Tien Sen près des hauts plateaux du Tibet, plus proche de la quête d'absolu de Victor Segalen, au risque de ne plus avoir assez d'oxygène (qu'exige la condition humaine) mais aussi par l'art : l'écriture et la poésie sur les traces de son mentor aux semelles de vent : Arthur Rimbaud... la musique, toujours, avec son ami Debussy à l'écoute de sa musique intérieure. Segalen joue pleinement sa partition de vie même si elle est courte car il « Shakespeare / Shak-expire » à l'âge de 40 ans, le livre à la main, au-dessus du gouffre où, dit la légende, les anciennes reines celtes précipitaient leurs amants...

La peinture à la recherche de son double, le peintre Gauguin, qui vient comme lui de Bretagne, le peintre de Pont-Aven : ils cherchent tous les deux la même chose à travers l'art, la nature ou le voyage : être au plus proche d'eux même, de leur sensibilité, de leur humanité, de l'ascèse qu'impose toute recherche. Et n'oublions pas, nous rappelle Victor Segalen, que « le hautbois a un son de violette » (et les peintures de Gauguin sont elles aussi toutes matinées de mauve, encore un point (d'orgue bien sûr), commun...).

Non, nous ne céderons pas aux sirènes « scientifiques » du voyage pathologique qui veulent faire de Victor Segalen un mélancolique qui fuit ses démons intérieurs alors que c'est un poète qui ouvre les ailes et s'envole pour rechercher l'éclat, la fulgurance du soleil de Tahiti et capter, avant qu'elles ne disparaissent à jamais, les clameurs des derniers immémoriaux dans la nuit étoilée des cieux Maoris... avec « cerise sur le bateau » le frère aîné Gauguin, qui cherche l'axe de son monde intérieur dans la quête tantrique de la *Maison du Jouis*. Et si Segalen n'avait pas été là, ses tableaux et sculptures disparus à jamais, dispersés dans une misérable vente aux « en-chairs publiques » ...

Comme l'œuvre de Segalen aurait pu, elle aussi, ne pas être exhumée et rejoindre le néant de toutes ces « armées chinoises » de mots, d'idées, de sensations, d'humanités œuvrières (pour reprendre le mot d'Armand Gatti qui vient lui aussi de partir pour le grand voyage), au sens de faire œuvre de sa vie, œuvre de vie, concevoir son parcours de vie comme une œuvre d'art : la vie comme œuvre d'art à part entière...

Alors pourquoi chercher du pathologique chez Rimbaud, qui selon certains (souvent malheureusement des « psys »), aurait « cuvé sa psychose au fond de l'Éthiopie » ou d'autres, comme ce journaliste de Libération, qui traite le poète de « petite frappe au milieu de ses amis colons » en sous-titre de la fameuse photo redécouverte il y a quelques années....

Au lieu de se laisser simplement éblouir par l'éclat de ceux qui ont fait le choix de l'ascèse artistique à la recherche de leur musique intérieure, s'essayant au divers pour mieux se dessaisir de soi, (re)venant au monde loin des idées préconçues, explorant l'ailleurs pour mieux se décentrer de sa culture et ainsi prendre de la hauteur parmi les hommes : mais non qu'aucune tête ne dépasse : en France on sait ce qu'on en fait des têtes qui dépassent...

Ce recul nécessaire pour être pleinement humain en dehors des frontières géographiques, culturelles ou mentales ; pour se fondre dans le grand Tout de l'Art, pour ressentir enfin cette « extase sauvage » au sens de Michel Hulin, en communion avec la beauté du monde, en dehors de toute religion, de tout formatage culturel, économique, religieux ou politique. Car le milieu de l'Homme c'est son milieu (à ne pas confondre avec l'empire du milieu diraient certains...) : diversifier les milieux qui nous entourent, voilà le secret du divers...

Ainsi, en s'extrayant de son pays, de sa culture, de sa famille, de ses amis, de ses certitudes (qui se calcifient vite avec l'âge !), on se recentre sur l'essentiel (au sens de pureté, de parfum, d'essence, d'éternité ...). Cette fulgurance, qui nous mène de la vie à la mort et qui fait de nous, non plus de simples mortels, mais des hommes à part entière... des êtres h-âmiens...

Ces étoiles filantes de l'humanité :
Gauguin, le libidineux insulaire,
Rimbaud, le trafiquant d'armes,
Van Gogh le fou,
ou *Segalen*, le médecin malgré lui, neurasthénique voire mélancolique de surcroît (le sujet de sa mort, mystérieuse, dans la forêt de Huelgoat, a longtemps été un sujet tabou dans la famille, m'a expliqué son arrière petite cousine Patricia, le week-end dernier : le monde est petit n'est-ce pas (dans tous les sens du terme...)).

Des hommes qui, tels des prophètes, permettront de nous « ré-orienter », de nous décalcifier, de nous désoxyder de la rouille des idées toutes faites, de nous « dé-occider » au sens occidental du terme... (à l'heure de la mondialisation c'est la moindre des choses !), des hommes qui permettent de ré-enchanter le monde...

Quant à certains moments de la vie, la mélancholie, cet ange noir que fuient les poètes, fuite qui leur donne parfois des ailes (du désir) ou des semelles de vent, la mélancholie disais-je (et pas mélanchonerie), cherche par tous les moyens à rétrécir ces chants du possible, des possibles, comme dans le film des Beatles *Yellow Submarine* lorsque la grisaille de l'uniformité efface peu à peu les couleurs Arc-en-Ciel du Monde...

Rappelez-vous alors que « le hautbois a un son de violette »...

Régis Airault

*

Ce n'est point au hasard que doit se dessiner le voyage. À toute expérience humaine il faut un bon tremplin terrestre. Un logique itinéraire est exigé, afin de partir, non pas à l'aventure, mais vers de belles aventures. Je devrai surtout me garder de l'incessante rumination du problème posé : le bon marcheur va son train sans interroger à chaque pas sa semelle...

C'est donc à travers la Chine, - grosse impératrice d'Asie, pays du réel réalisé depuis quatre mille ans, - que ce voyage se fera. Mais n'être dupe ni du voyage, ni du pays, ni du quotidien pittoresque, ni de soi ! La mise en route et les gestes et les cris au départ, et l'avancée, les porteurs, les chevaux, les mules et les chars, les jonques pansues sur les fleuves, toute la séquelle déployée, auront moins pour but de me porter vers le but que de faire incessamment éclater ce débat, doute fervent et pénétrant qui, pour la seconde fois se propose : l'Imaginaire déchoit-il ou se renforce quand on le confronte au Réel ?

Victor Segalen, *Équipée*, Gallimard, 1983, chap. 2.

*

Il y a cette poétique que chanta Segalen : celle qui vous rend attentif à ce qui n'est plus, qui a été, qui n'est pas encore, qui fonde et prolonge ce qui est.

Patrick Chamoiseau, *La matière de l'absence*, Seuil, 2016, p. 333

*

MÉDITATION AU FIL DE LA PLUME

VOYAGE EN CHINE SUIVANT LA ROUTE DE LA SOIE (aperçu)

À quoi bon voyager ?

Contrairement à Claude Lévi-Strauss qui, provocateur, l'affirme en préambule à *Tristes tropiques*, je ne hais pas les voyages ni les explorateurs !

Mais quel désir essaie-t-on d'assouvir hors de chez soi et de ses frontières ?

Et donc, quel manque ?

Est-on dans la quête ou bien dans la fuite ? Question que je me suis posée, par exemple, au sujet de Rimbaud puis de Segalen.

À l'approche du départ, toujours la même excitation mêlée à une légère anxiété.

Une fois franchi le seuil de l'aventure nouvelle – dans le hall d'attente puis d'embarquement – changement d'état : passage de la sédentarité familière et souvent routinière à l'expérience lointaine, inédite et, de ce fait, inattendue.

Vol de nuit à dix mille mètres d'altitude et près de mille kilomètres-heure

(afin de prévenir les effets indésirables du décalage horaire – six fuseaux –, cire antibruit pour chaque oreille, masque sur les yeux et appuie-tête gonflable, censés favoriser ne serait-ce qu'une somnolence),

avant de parcourir, en trois semaines, six mille cinq cents kilomètres par voies terrestres : autocars, train de nuit, bateaux, navettes et même T.G.V. ; ainsi que trois vols intérieurs, certes pas tout à fait terrestres !

Route de la Soie, donc, avec des membres de ma famille, comme en Ethiopie puis en Iran, et un groupe d'amis ; Arnault étant notre chef de caravane.

Et moi ayant pour viatique *Longue marche*, livre de Bernard Ollivier, l'homme

qui, en trois fois trois mois, en l'espace de trois ans, a couvert à pied la distance, soit douze mille kilomètres, qui sépare Istanbul de Xi'an, en Chine.

Xi'an – située au sud-ouest de Pékin – où nous avons atterri.

Dès l'arrivée, les contrastes nous saisissent. Des contrastes qui nous accompagneront tout au long du voyage.

Pour commencer : immenses tours de béton qui se pressent les unes contre les autres à l'infini des villes surpeuplées que nous traversons et soudain, au loin, perché sur une colline, un temple taoïste.

Aux abords des mêmes villes, complexes industriels démesurés tandis qu'à l'intérieur, dans les rares quartiers anciens qui ont été épargnés, nous découvrons de minuscules échoppes où se travaillent le jade, le bois, le cuir, la soie...

Omniprésence d'idéogrammes au néon sur d'imposantes enseignes publicitaires et, dans un tout petit magasin, une jeune calligraphe à l'ouvrage.

À l'est, la physionomie et le mode d'habillement des Chinois appelés Hans, et à l'ouest, ceux des Ouïgours. De même que l'on rencontre, à mi-chemin entre les deux, une pagode d'un côté d'une rue et, de l'autre, une mosquée ayant d'ailleurs emprunté à l'architecture chinoise.

Hautes futaies, par centaines, si ce n'est par milliers, d'éoliennes et de pylônes porteurs d'électricité dans le corridor du Hexi et, à l'arrière-plan, les Monts Célestes couverts de neige.

Horizontalité aride et grise à perte de vue de plaines que longent des falaises où se nichent en grand nombre des grottes ornées de fresques polychromes et de statues consacrées à Bouddha.

Les villes modernes – encore elles –

(mais comment, pour chaque habitant, être heureux dans l'alvéole qui lui sert de logement ? Grâce à la méditation, peut-être ?)

et les villes mortes depuis des siècles comme Jiaohe ou Gaochang, et dont les vestiges, dans mon esprit, se superposent à ceux de Volubilis, d'Aphrodisias, de Pétra, de Karnak, d'Axoum, de Persépolis et de tant d'autres cités perdues que j'ai visitées.

En plein désert, ouvrages d'art monumentaux pour voies ferrées ou autoroutes devant desservir des mégapoles futures à proximité de gisements pétroliers ou de mines d'uranium et, perdue au fin fond d'une vallée, la passerelle sommaire qui permet d'accéder à un site archéologique s'intéressant au tout début de notre ère actuelle.

À bord du car qui nous emmène jusqu'au lac de Karakul, à trois mille six cent cinquante mètres d'altitude, au pied des sommets du Pamir qui, eux, culminent à sept mille mètres, je poursuis dans le carnet de notes qui, en voyage, ne me quitte plus depuis l'Inde, le compte rendu inspiré par celui que nous accomplissons en cette immense terre de Chine.

La vitesse ici limitée à trente kilomètre-heure en facilite l'écriture : ma chère écriture dans des conditions tellement improbables ! Écriture *sur le motif* qui, à l'instant même, fait sienne ce que je vis.

Et ce que je vis me dépayse totalement.

Tout comme a été dépayasant notre premier repas : autour d'une table ronde favorisant la convivialité, et comportant un plateau de verre circulaire qui tourne sur lui-même et présente ainsi à chaque invité, l'un après l'autre des dix ou douze plats qui lui sont proposés et qu'il convient d'honorer avec des baguettes – sans le secours possible, en principe, de couverts occidentaux – apprentissage de quelques jours !

Autre dépaysement, bien sûr, que celui dû à la langue : insaisissable lorsqu'elle est parlée, et tout autant dans son écriture ; cette si belle écriture gravée sur les stèles qui s'exposent dans les musées, parmi d'autres merveilles, dont les petites plaques d'argile, trouvées à l'intérieur de tombes, où un simple dessin coloré, très émouvant parce que très juste, représente une scène de la vie quotidienne saisie il y a plus de mille cinq cents ans. Forte émotion, aussi, en présence du cheval de pierre découvert par Victor Segalen au début du siècle dernier.

Et cette langue sans la pratique de laquelle est illusoire l'impression de liberté que l'on éprouve en déambulant seul dans la rue au risque de se perdre ! Chaque rue où le dépaysement se poursuit par le nombre de personnes qui portent un masque contre la pollution ou qui se réunissent pour des cours de gymnastique collective ou de danse en plein air, entre autres pratiques inusitées en Occident. D'où le plaisir pour nous, lié à la curiosité, d'être ailleurs.

Une fois dans cet ailleurs, on quitte son livre scolaire de géographie pour se trouver réellement au bord du fleuve Jaune, au sud du désert de Gobi, au nord du plateau tibétain et pour apercevoir au loin, mais comme à portée de main, le K2. Ce sommet légendaire de plus de huit mille six cents mètres qui a toujours fait rêver l'amateur de haute montagne que j'ai été.

Autres sujets d'étonnements :

Tout d'abord, bien sûr, près de Xi'an, l'incomparable armée dite « de terre cuite », découverte près du tumulus funéraire - datant du III^{ème} siècle avant notre ère - de l'empereur Che Houang-ti et représentant, au nombre de huit mille statues environ,

des guerriers et des chevaux grandeur nature.

Ensuite, le syncrétisme spirituel, propre aux Hans, triplement fondé sur le taoïsme, le confucianisme et le bouddhisme et, semble-t-il, propice à une certaine harmonie sociale. En tout cas, à la cohésion d'un peuple qui appartient à lui-même et agit en conséquence : peuple manifestement déterminé, volontaire et travailleur. Tout le démontre dans ce vaste pays qui ne cesse d'avancer ; ce dont témoigne, en particulier, son acharnement à irriguer les déserts, à les boiser à nouveau et, pour finir, à les revitaliser.

Pays qui ne cesse d'avancer... et de se protéger ; d'où les arrêts successifs imposés à la poursuite de notre voyage – même sur autoroute – par les *check-points* où les contrôles incessants ont pour but de prévenir les actes terroristes... alors que la veille d'une de ces « formalités », dans la montagne, nous croisions des bergers kirghizes qui, en toute liberté, suivaient leurs troupeaux de yacks !

Enfin – ce qui prouve que la nature reste toujours la plus forte – nous avons connu des pluies diluviennes à Kashgar, plutôt habituée au plein soleil ! Et, dans le désert du Taklamakan, un fort vent de sable qui a fait de toutes nos prises de vues des photographies sépia ! Et puis, toujours la nature, le magnifique survol de massifs montagneux abondamment enneigés, contrairement à ce que présentent aujourd'hui nos Alpes d'Europe !

Cette évocation de la nature, pour conclure, me ramène vers Lao-Tseu dont je m'empresserai de lire à nouveau, dès mon retour, le *Tao-tö king*, dont voici la première strophe :

*Le Tao qu'on saurait exprimer
n'est pas le Tao de toujours.
Le nom qu'on saurait nommer
n'est pas le nom de toujours.*

Dès lors, il ne nous reste plus qu'à méditer sur le sens profond du monde qui est le nôtre !

Jacques

*

RÊVE - ÉVEIL

La pensée qui relie passé et futur ne s'attarde pas au présent. Elle ne peut suspendre le cours du temps qui l'emmène telle une branche sur le fleuve. Elle suit le fil du temps dont elle est le produit exclusif. C'est comme un fil plus ou moins épais, plus ou moins résistant à la rupture suivant les conditionnements de la personne, fragile et effiloché chez le schizophrène, apparemment puissant chez le paranoïaque. Il disparaît à la mort du corps sans être tout de suite annihilé. Tel est le scénario de l'immense majorité des gens. Ce fil est plus ténu et a tendance à s'amenuiser chez ceux qui pressentent que l'identité de la personne est toute relative comme son support « la pensée », elle-même tributaire exclusive de l'espace-temps. La recherche de l'identité véritable soumet le fil à des tensions et à des distorsions qui peuvent éprouver la santé psychique et la santé physique. On ne soulignera jamais assez les ruses de la pensée lorsqu'elle se sent menacée, tantôt à demi-consentante de déposer les armes, tantôt révoltée ou soumise, tantôt menant des combats d'arrière-garde, mais prête à revenir en première ligne. S'attendant à devoir se désister un jour, elle dit oui ; seulement le mais est déjà là et elle se prolonge au fil du temps.

Les cas où le fil casse franchement sont rarissimes. C'est alors l'éveil. Ce qui surgit crée le fossé entre le passé et le futur. L'un et l'autre perdent toute consistance : ils n'ont plus de raison d'être. Ce qui est donné à la place est tellement merveilleux par rapport à ce qui fut et ce qui pourrait advenir même si l'imagination la plus débordante était au service des projections. Relégués comme une vieille défroque, le passé et le futur sont obsolètes. L'existence n'est poursuivie jusqu'au terme qu'en apparence. La Vie absorbe tout. La Lumière dissout les images. Le feu brûle les dernières scories. Le corps a changé d'employeur. Il était à la merci d'une pensée tyrannique. Désormais il est au service du Vivant qui lui a révélé son identité, la même que la sienne. Bien que son cœur batte encore au rythme du temps et que son souffle soit tributaire de l'air qu'il respire, il réalise que sa forme est le vide et que le vide est sa forme. Initié par le Vivant, totalement voué à son service, il se découvre et se vit comme étant le même que lui, bien que différent en apparence pour lui permettre de s'actualiser grâce à ses bons offices dans la reconnaissance de lui-même par lui-même.

Le cœur et la respiration de cet officiant privilégié entre tous – mais qui est prêt à mourir de son vivant pour accomplir une telle tâche participant de la Vie par-delà l'existence – en même temps que leurs fonctions existentielles continuent. L'observateur attentif qui n'est autre que l'éveillé assiste lui-même, en quittant le rêve pour le Réel, à sa propre métamorphose dont les retombées sur le plan physique sont

évidentes même si elles n'apparaissent pas spectaculairement et passent inaperçues à des yeux profanes. C'est souvent le corps entier qui respire en perdant ses limites. Parfois on se demande s'il respire encore dans ce champ illimité qui est désormais le sien. Le cœur, jadis petit moteur de la personne, apte à irriguer un domaine appréciable en mesures usuelles, est maintenant branché sur la Vie universelle tout en maintenant le contact avec le monde du rêve. Curieuse situation que celle de l'état d'éveil qui garde le contact avec ce qui l'aliénait mais a été exorcisé. Au rythme cardiaque de la personne succède l'arythmie de la déshérence. Accélération, ralentissement n'obéissent plus à un besoin limité d'irrigation mais répondent spontanément et inconsciemment à la grande sollicitation de l'ouvert. Apparemment, si quelque chose a changé, si des accidents surviennent, la science interprète avec les moyens du bord. En réalité la mutation lors du grand passage a tout chamboulé et il ne reste plus rien de « l'ordre ancien » mais, heureusement pour eux, les hommes ne s'aperçoivent de rien.

19.05.91

Émile

*

DU RÊVE À L'ÉVEIL

De guerre lasse, dépitée d'être vaine,
la pensée accepte de quitter l'arène.
Le silence qui aussitôt règne
est attention dans le vide illimité,
présence à l'instant ineffable,
conscience de l'annonce de l'éveil
Œil sans visage,
dans le saisissement amoureux d'elle-même,
la vision se voit lumière dans la nuit.
Sans conteste, sont absentes les forces de l'ombre
avec leur cortège d'images et de pensées.
L'instant a dissout la succession des nuits et des jours.
Le simultané a submergé les berges du temps.
Les lieux de villégiature relégués,
C'est l'ouvert, l'immense ouvert
qui est offert, qui est recueilli.
Sans compétition, sans ambition,

l'universel règne au-dedans
règne au-dehors.
Le vigile déguisé voit le rêve de l'existence.
Lumière, venant de la lumière, il habite la lumière.
À ses yeux deambués,
repéré, identifié, cerné, le mirage s'évanouit.
Chez le rêveur, le monde de Maya continue
pour que se poursuive le grand Jeu de la révélation.
Son auteur choisit la perle rarissime,
le rêveur qui n'en est pas vraiment un
mais a gardé, indéracinable,
la nostalgie de la lumière originelle.
Il le tire peu à peu des ténèbres
pour en faire son vigile
Libéré du rêve, sans intermédiaire déformant,
sans que le non-deux ait à frémir
dans son indéfectible unité,
le vigile est, ô merveille, l'occasion de l'actualisation
de l'instigateur du Jeu.
Toujours un sous l'apparence du deux
tour à tour, ou simultanément,
le suprême joueur se perçoit
par ce par quoi perçoivent les sens du vigile
Établi en ce lieu sans lieu,
il se magnifie lui-même
et magnifie la suprême réussite de son Grand Jeu.

28.05.91
Émile

*

LA GNOSE AU QUOTIDIEN

QUI SUIS-JE ?

Qui suis-je ? Fils de mon père et de ma mère bien évidemment !

Mais aussi Fils de la Vie, du Père de Toutes Choses, du Grand Tout, de l'Indicible.

Alors, je me libère de tous ces attachements affectifs, ces liens si puissants venus de tous les membres de la famille et de ma niche environnementale, et dont j'ai subi les influences, l'autorité, les manipulations, mais aussi des sentiments positifs, de l'amour reçu.

À quelques parents culpabilisés, je leur dis : Nos enfants ne nous appartiennent pas, et ils n'ont pas à répondre de nos désirs, transferts, compensations et autres ; Ils ont leur Vie.

Nul n'est responsable.

Ni Dieu, ni Maître. Aucune exigence à remplir.

Notre corps, « merveille de merveilles » est ici de passage, et pourtant Quelque chose Éternel est là en nous et en dehors de nous.

Alors quoi ? Être soi-même ? Peut-être, mais pas comme une Dictature du Moi ou du Soi... Plutôt comme une rivière qui s'écoule de sa source vers l'océan, comme un mouvement et un repos.

Alors, sans céder à une Dualité avec la Manifestation, il nous reste le Véritable Détachement.

Jean-Paul Labourgogne

*

MIETTES DE GNOSE

L'ANGE CHEZ MAÎTRE ECKHART

Textes sélectionnés par Michel Dachery

TRAITÉ DE L'HOMME NOBLE

Dans ce traité Maître Eckhart écrit :

« Le bon ange invite et pousse constamment à ce qui est bon, à ce qui est divin, à la vertu, à ce qui est céleste et éternel. »

SERMON N° 1 : « INTRAVIT IESU IN TEMPLUM »

(*Jésus entra dans le temple... Mt XXI, 12*)

Dans ce sermon, Maître Eckhart définit « le Temple » :

« Ce Temple où Dieu veut régner en maître selon sa volonté, c'est l'âme humaine qu'il a formée et créée exactement semblable à lui-même », puis il dit :

« Tout ce qui est au-dessous des anges ne ressemble absolument pas à ce temple. Les anges les plus élevés eux-mêmes ressemblent un peu à ce temple de l'âme noble, mais non pas pleinement. Il est exact qu'ils ressemblent à l'âme en quelque mesure quant à la connaissance et à l'amour. Cependant un but leur est fixé, ils ne peuvent pas le dépasser. L'âme peut bien aller au-delà. Si l'âme de l'homme qui vit encore dans le temps était égale à l'ange le plus élevé, cet homme pourrait encore, selon sa libre possibilité, parvenir incomparablement plus haut au-dessus de l'ange, de nouveau, à chaque instant, sans nombre, c'est-à-dire sans mode, au-dessus du mode des anges et de tout intellect créé. »

SERMON N° 3 : « NUNC SCIO VERE »
(*Maintenant je sais vraiment... Actes XII, 11*)

Dans ce sermon, Maître Eckhart dit :

« Quand Dieu envoie son ange à l'âme, elle devient vraiment connaissante »,
puis plus loin :

« Or les maîtres disent qu'après la première diffusion de la Déité, où le fils est issu du Père, l'ange est formé le plus proche de Dieu. C'est certes vrai : l'âme est formée selon Dieu dans sa partie la plus haute, mais l'ange est une image plus proche de Dieu. Tout de l'ange est formé d'après Dieu. C'est pourquoi l'ange est envoyé à l'âme afin qu'il la ramène à cette même image d'après laquelle il est formé, car la connaissance provient de la similitude. »

SERMON N° 5 A : « IN HOC APPARUIT CHARITAS DEI »
(*Voici comment l'amour de Dieu s'est manifesté pour nous... Jn IV, 9*)

Dans ce sermon, Maître Eckhart dit :

« Toutes les créatures sont un pur néant ; ni les anges ni les créatures ne sont quelque chose. »

SERMON N° 9 : « QUASI STELLA MATUTINA »
(*Comme une étoile du matin... Ecclésiastique L, 6*)

Dans ce sermon, Maître Eckhart dit :

« Des maîtres à l'esprit fruste disent que Dieu est un être pur ; il est aussi élevé au-dessus de l'être que le plus élevé des anges l'est au-dessus d'un moucheron. »

SERMON N° 12 : « QUI AUDIT ME »
(*Qui m'entend... Ecclésiastique XXIV, 30*)

Dans ce sermon, Maître Eckhart dit :

« Dieu donne autant à toutes choses et lorsqu'elles fluent de Dieu, elles sont

égales ; oui, anges et hommes et toutes les créatures fluent de Dieu, égaux dans leur première diffusion. Qui prendrait les choses dans leur première diffusion prendrait toutes choses comme égales. Si déjà elles sont égales dans le temps, elles sont beaucoup plus égales en Dieu dans l'éternité. Si l'on considère une mouche en Dieu, elle est beaucoup plus noble en Dieu que l'ange le plus élevé ne l'est en lui-même. »

SERMON N° 21 : « UNUS DEUS ET PATER OMNIUM »

(Un Dieu et Père de tous... Éphésiens IV, 6)

Dans ce sermon, Maître Eckhart dit :

« Même l'ange le plus élevé, si proche de Dieu qu'il soit, si apparenté à lui, et tant qu'il ait de Dieu en soi - ses œuvres sont constamment en Dieu, il est uni à Dieu dans l'être, non dans l'opération, il est intérieurement en Dieu et a en lui sa permanente demeure - si noble que soit l'ange, c'est une merveille en vérité, il ne peut cependant pénétrer dans l'âme. »

SERMON N° 52 : « BEATI PAUPERES SPIRITU »

(Heureux sont les pauvres en esprit... Mt V, 3)

Dans ce sermon, Maître Eckhart dit :

« Lorsque j'étais dans ma cause première, je n'avais pas de Dieu et j'étais cause de moi-même ; alors je ne voulais rien, je ne désirais rien, car j'étais un être libre, je me connaissais moi-même, jouissant de la vérité. Je me voulais moi-même et ne voulais rien d'autre ; ce que je voulais, je l'étais et ce que j'étais, je le voulais et là j'étais dépris de Dieu et de toutes choses, mais lorsque, par ma libre volonté, je sortis et reçus mon être créé, j'eus un Dieu, car avant que fussent les créatures, Dieu n'était pas "Dieu" mais il était ce qu'il était. Mais lorsque furent les créatures et qu'elles reçurent leur être créé, Dieu n'était pas "Dieu" en lui-même, il était "Dieu" dans les créatures.

Or nous disons que Dieu, en tant qu'il est "Dieu", n'est pas la fin suprême de la créature, car pour autant qu'elle est en Dieu, la moindre créature a la même richesse que lui. Et s'il était possible qu'une mouche possède un intellect et soit capable de chercher intellectuellement l'abîme éternel de l'être divin d'où elle est issue, nous dirions que Dieu, avec tout ce qu'il est en tant que "Dieu" ne pourrait pas donner à cette mouche plénitude et satisfaction. C'est pourquoi nous prions Dieu d'être dépris de "Dieu" et d'accueillir la vérité et d'en jouir éternellement là où les anges les plus élevés et la mouche et l'âme sont égaux, là où je me tenais, où je voulais ce que j'étais et étais ce que je voulais. »

SERMON N° 55 : « MARIA MAGDALENA VENIT AD MONUMENTUM »
(*Marie-Madeleine se rendit au tombeau... Jn XX ; Mc XVI*)

Dans ce sermon, Maître Eckhart dit :

« Marie-Madeleine... cherchait un seul corps mort et trouva deux anges vivants. "Ange" veut dire "messenger" et "messenger" : celui qui est envoyé. Or nous trouvons bien que le Fils est envoyé et que l'Esprit saint aussi est envoyé, mais ils sont identiques ; c'est le propre de Dieu, dit un maître, que rien ne lui soit semblable. Elle cherchait ce qui était semblable et trouva la dissemblance : un ange était à la tête, l'autre aux pieds. Ce maître dit : c'est le propre de Dieu d'être un. Parce qu'elle cherchait un et trouva deux, elle ne pouvait pas être consolée... »

SERMON N° 56 : « MARIA STUONT ZE DEM GRABE UND WEINETE »
(*Marie était debout près du tombeau et pleurait... Jn XX, 11*)

Dans ce sermon, Maître Eckhart dit :

« Marie cherchait Dieu seul, c'est pourquoi elle le trouva et elle ne désirait rien que Dieu. Pour l'âme qui cherche Dieu, toutes les créatures doivent être un tourment. C'était pour elle un tourment de voir les anges. De même pour l'âme qui cherche Dieu, toutes choses doivent être comme un néant. »

LE GRAIN DE SÉNEVÉ

Cette *boucle* (l'union de la Trinité dans l'unité) terrifie qui la contemple, à cause de son incompréhensibilité.

On demande si les "anges qui voient en permanence la face du Père" sont aussi terrifiés par la profondeur de cette *boucle*. Je réponds qu'ils le sont. Car ils tremblent, les anges qui voient, mais à l'inverse des mortels.

Maître Eckhart, *Traité. Sermons I, II, III, présentation et traduction Jeanne Ancelet-Hustache.* Paris, Éditions du Seuil, 1971, 1974, 1978, 1979.

Maître Eckhart, *Le grain de sénevé*, trad. Alain de Libera, Paris, Arfuyen, 1996, p. 43

CONTES

DAME HOLLE

un conte de Grimm

traduction Félix Frank et E. Alsleben

Une veuve avait deux filles, l'une belle et active, l'autre laide et paresseuse. Mais elle aimait bien plus la fillette paresseuse et laide, comme étant sa propre fille, que l'autre qui devait faire tout l'ouvrage et qui était la Cendrillon du logis. La pauvre enfant devait se mettre tous les jours sur la grande route, près d'un puits, et filer sans relâche, au point que le sang lui coulait des doigts.

Il arriva qu'une fois, comme sa bobine était couverte de sang et qu'elle se penchait pour se laver, celle-ci lui glissa de la main et tomba au fond du puits. La pauvrette fondit en larmes, et courut chez sa belle-mère à qui elle conta son malheur ; mais cette femme la gronda rudement et se montra sans pitié. Enfin, elle lui dit :

« Si tu as laissé tomber ta bobine, va la chercher. »

La jeune fille s'en retourna donc auprès du puits, mais elle ne savait que faire ; et, dans son angoisse, elle sauta par-dessus le bord, pour chercher la bobine.

Lorsqu'elle revint à elle après le premier étourdissement, elle se vit sur une belle prairie, où il faisait un beau soleil et où il y avait des milliers de fleurs. Elle traversa la prairie et arriva près d'un four qui était rempli de pains ; et le pain criait : « Ah ! retire-moi, retire-moi ! Autrement, je brûlerais, car il y a longtemps que je suis cuit. » Vite, elle se mit au travail, et retira tout.

Puis elle continua son chemin, et trouva un pommier chargé de pommes ; et il criait : « Ah ! secoue-moi, secoue-moi ! Mes pommes sont toutes mûres. » Alors elle secoua l'arbre et les pommes tombèrent comme grêle, jusqu'à ce qu'il n'y en eût plus une ; puis elle s'en alla.

Enfin, elle rencontra une petite maison, d'où semblait la guetter une vieille femme ; mais comme celle-ci avait de grandes dents, elle eut peur et voulut se sauver. La vieille femme lui dit alors : « Ne crains rien, chère enfant, reste chez moi, et si tu veux faire avec soin tout l'ouvrage de la maison, tu auras du bon temps ; mais il faut prendre garde de bien secouer mon édredon, jusqu'à ce que les plumes s'envolent :

alors il neige par le monde ; car je suis la dame Holle. »

La vieille parlait si doucement que la jeune fille accepta d'entrer à son service. Elle faisait tout à souhait et secouait toujours l'édredon de toutes ses forces ; mais aussi avait-elle une vie des plus agréables, point de mauvaises paroles, et chaque jour de la friture et du rôti.

Il y avait déjà quelque temps qu'elle était chez la dame Holle, lorsqu'elle devint triste jusqu'au fond du cœur ; et quoiqu'elle fût mille fois mieux là que dans la maison de sa belle-mère, elle mourait d'envie de revoir son ancien logis ; enfin elle dit à la vieille :

« J'ai le mal du pays, et si bien que je me trouve ici, je ne puis y rester plus longtemps. »

La dame Holle lui répondit :

« Il me plaît que tu désires retourner chez toi ; et, puisque tu m'as servie fidèlement, je veux t'y ramener moi-même. »

Puis elle la prit par la main pour la conduire sous une grande porte, qui s'ouvrit ; et lorsque la jeune fille fut juste au-dessous, une pluie d'or abondante en tomba, et l'or resta attaché à elle, de sorte qu'elle en était couverte entièrement. « Tu auras cela, parce que tu as été appliquée, » dit la dame Holle ; et elle lui donna aussi la bobine qui était tombée dans le puits. Ensuite la porte se referma et la jeune fille se trouva de nouveau sur la terre, près de la maison maternelle ; et quand elle entra dans la cour, le coq était perché sur la margelle du puits et chantait :

« Kikeriki, kikeriki !
Notre vierge d'or est ici. »

Alors, elle s'en fut chez sa mère, et comme elle arrivait couverte d'or, elle se trouva la bienvenue.

Quand la mère eut appris comment cette richesse lui était échue, elle voulut procurer le même bonheur à sa laide et paresseuse fille. Il fallut qu'elle se mit aussi à filer auprès du puits ; et pour que la bobine fût ensanglantée, elle se piqua le doigt et s'égratigna la main aux épines de la haie ; puis elle jeta la bobine dans le puits, et y sauta elle-même après elle.

Comme sa sœur, elle arriva à la belle prairie et prit les mêmes chemins. Lorsqu'elle atteignit le four, le pain criait :

« Oh ! Retire-moi, retire-moi ! Autrement je brûlerais, car il y a longtemps que je suis cuit. »

La paresseuse répondit :

« Je n'ai pas envie de me salir ! » Et elle continua sa route.

Bientôt elle trouva le pommier, qui s'écria :

« Oh ! Secoue-moi, secoue-moi ! Mes pommes sont toute mûres. »

Elle dit :

« Oui ! N'est-ce pas ? Pour qu'une pomme me tombe sur la tête ! » Et elle s'en alla plus loin.

En arrivant devant le logis de la dame Holle, elle n'eut pas peur, car elle avait déjà entendu parler de ses grandes dents, et s'y mit tout de suite en service. Le premier jour, elle se contraignit à être appliquée et fit tout comme le lui disait la dame Holle, car elle pensait à l'or qui lui en reviendrait. Le second jour, elle commença à faire la paresseuse ; le troisième, ce fut encore pis ; elle ne voulait plus se lever de bon matin, faisait fort mal le lit de la dame Holle et ne le secouait pas pour en faire voler les plumes. La dame Holle fut bientôt fatiguée d'elle et lui donna son congé. La paresseuse en fut ravie, pensant que la pluie d'or allait venir à présent. La bonne dame la conduisit comme l'autre sous la grande porte, et quand elle se trouva juste au-dessous, au lieu de l'or qu'elle attendait, un chaudron de poix lui fut versé sur la tête.

« Tu as maintenant la récompense de tes services, » dit la dame Holle en fermant la porte.

C'est ainsi que la paresseuse s'en retourna toute couverte de poix ; et quand le coq, perché sur le puits, l'eut aperçue, il chanta :

« Kikeriki, kikeriki !
Notre enfant malpropre est ici. »

La poix ne voulut jamais s'en aller, et la paresseuse fut obligée de la garder aussi longtemps qu'elle vécut.

*

Une veuve avait chez elle deux filles. L'une belle et courageuse, sa belle-fille en fait, devait comme Cendrillon faire tout le travail de la maisonnée. L'autre, sa préférée, la « vraie fille » de sa mère, était paresseuse et laide.

À ce stade, il n'y a pas vraiment opposition bien-mal, mais plutôt beauté-laideur ; labeur-paresse, d'où l'on peut déduire bon-mauvais, ou plus exactement bonne ou mauvaise pente qui vont nous entraîner dans un sens ou dans l'autre. Les circonstances de la vie, toute une série de hasards et de rencontres emportent le héros aux mille et un visages à travers un labyrinthe qui le mène de l'autre côté du monde. Nul ne devient gnostique. Le gnostique l'est depuis toujours, mais ayant oublié son être véritable, il peut un jour le retrouver. Car sans le savoir, il a tout en lui. Il lui suffit simplement de le reconnaître pour renaître en lui.

Assise près d'un puits, la belle jeune fille devait filer jusqu'à en avoir les mains en sang. Elle voulut un jour laver sa bobine ensanglantée. Elle se pencha par-dessus la margelle et par inadvertance, la laissa choir dans l'eau. La marâtre lui ordonna de la récupérer. Dans son affolement, la fille sauta au fond du puits.

Le sang évoque la dureté de la vie quotidienne et la souffrance qui attend chacun en ce monde. Mais la souffrance est aussi le pressoir divin qui permet à l'être de changer de mentalité et de s'évader de sa condition mortelle. La souffrance, si elle est acceptée comme inévitable et transmuée par l'effacement de l'ego, est le préalable de toute quête spirituelle. Elle est le point de départ de la prédication du Bouddha et de tous les grands maîtres : « La naissance est souffrance, la vieillesse est souffrance, la maladie est souffrance, la mort est souffrance... En résumé, les cinq éléments constituant notre être sont souffrance » (Sermon de Bénarès).

*Il y en a beaucoup autour du puits,
mais personne dans le puits. (log. 74)*

L'image du puits est à rapprocher de celle du miroir que doit traverser l'initié pour passer de l'autre côté de notre monde. Passer à travers le miroir ou plonger dans le puits c'est passer au-delà de l'image de son propre visage, c'est passer dans l'autre monde qui, s'il est l'envers du nôtre, est en fait le monde à l'endroit. Image que l'on retrouve par exemple dans Alice aux pays des merveilles (*Through the looking glass*) ou dans le dernier film de Jean Cocteau *Le Testament d'Orphée*. Notre jeune fille passe de l'autre côté, au fond, là où se trouve le réel, car le réel, c'est bel et bien l'autre monde. Et c'est à un miroir que Rilke compare l'Ange dans la *Deuxième Élégie à Duino* :

*...solitaires
et magiques miroirs : qui renvoient au visage
sa beauté révélée.*

C'est aussi une constante de la mystique soufie :

*Sache que le monde tout entier est un miroir,
dans chaque atome se trouvent mille soleils flamboyants.*
Shabestari, *Golshan-e-Râz*, 145.

*J'ai vu que tu étais le Miroir universel de toute éternité ;
j'ai vu dans tes yeux ma propre image.
J'ai dit : enfin, je me suis trouvé moi-même ;
dans ses yeux, j'ai trouvé la Voie de lumière.*
Rûmi, *Mathnawî* II, 100

C'est dans cette aventure encore que Laura, l'héroïne du conte de Georges Sand (*Voyage dans le cristal*), entraîne son ami :

... elle était devant moi, comme si elle eût traversé la vitrine, ou que la vitrine fût devenue une porte ouverte. Elle fuyait ou plutôt elle volait dans un espace lumineux où je la suivais sans savoir où j'étais, ni de quelle clarté fantastique j'étais ébloui... Regarde donc où je t'ai conduit... et reconnais que j'ai ouvert tes yeux à la lumière du ciel.

La mort initiatique est le préalable à tout passage dans l'envers du monde. C'est la nuit obscure qu'évoque Jean de la Croix, la *descente aux enfers* des Anciens, plongée au fin fond des ténèbres du moi, préalable à une remontée à la lumière. Toute initiation suppose une descente dans les régions les plus obscures de l'âme. Mort et initiation vont de pair. La mort donne à l'âme l'occasion de connaître le plus grand de tous les mystères. Plongé dans l'obscur, le néophyte erre à travers une sorte de labyrinthe. Il subit l'épreuve de la peur et de la nuit, avant de découvrir la lumineuse beauté du monde imaginal : « ...une lumière merveilleuse s'offre aux yeux, on passe dans des lieux purs et des prairies où retentissent les voix et les danses ; des paroles sacrées, des apparitions divines inspirent un respect religieux », dit Plutarque (frag. 178).

Dans sa chute, la belle jeune fille perdit connaissance. Revenant à elle, elle se retrouva dans un monde merveilleux, une belle prairie où le soleil luisait sur des milliers de fleurs.

Une immense étendue lui apparaît. Nous sommes en plein été, la plus belle saison de toutes les floraisons, de l'exubérance de toutes les formes de vie. Cette prairie est l'équivalent de la Plaine de la Vérité (Aléthéia) de la mythologie grecque. Là où se trouvent les archétypes immuables de ce que Jung nomme l'inconscient collectif. Le soleil est ici non pas le soleil matériel mais le soleil spirituel, celui de la connaissance :

Il n'est rien dans le monde

*d'aussi merveilleux que le soleil,
mais le soleil de l'Esprit est éternel.*

Rûmî, *Mathnawî*, I, 119

La belle jeune fille arriva alors devant un four rempli de pains qui s'écrièrent en la voyant : « Sors-nous de là ! Sors-nous de là ! Nous sommes cuits ! Nous allons brûler ! » Ce qu'elle fit aussitôt à l'aide d'une pelle à enfourner.

Le pain, dont la confection suppose un long processus à tous les stades de sa création, se rapporte à l'action, au labeur bien connu de la belle jeune fille. Le pain de vie, nourriture spirituelle dans l'Au-delà, correspond aux petits mystères qu'elle est en train de traverser. Cette première épreuve est celle d'une cuisson alchimique. L'âme doit plonger dans les flammes et en ressortir cuite à point sans se laisser consumer par le feu de l'indifférence. Pour décrire cette transmutation intérieure, Rûmî dit : « J'étais cru. J'ai été cuit. Je suis brûlé ». Brûlée par le feu de l'amour, l'âme est mûre pour sa renaissance.

Poursuivant sa route, la belle jeune fille trouva un pommier. L'arbre lui demanda en criant : « Secoue-moi ! Secoue-moi ! Mes pommes sont mûres ! Mes pommes sont mûres ! » Secouant l'arbre, elle fit tomber toutes les pommes qu'elle mit en tas.

*La moisson, certes, est abondante,
mais les ouvriers sont rares.*

(log. 73)

Abondance de la moisson pour ce pommier chargé de fruits mûrs, mais un seul ouvrier dans notre conte, en l'espèce notre héroïne. Seule la solitaire est mûre pour récolter la moisson à bon escient.

Fruit de l'amour et du printemps, symbole d'immortalité et de jeunesse éternelle, la pomme ouvre l'accès aux Champs Elysées, aux prairies et aux vergers destinés aux âmes des héros et des initiés. Le pommier d'or offert par la Terre-Mère à Héra et planté par elle dans le Jardin des Hespérides donne les fruits qu'Héraclès doit aller chercher sur les pentes du Mont Atlas pour accomplir le onzième et avant-dernier de ses travaux. La pomme est aussi le fruit d'Aphrodite, déesse de l'amour, qui la reçoit des mains de Pâris comme reconnaissance de sa beauté supérieure à toute autre. Dans le *Cantique des cantiques*, la pomme représente le Bien Aimé :

*Tel un pommier parmi les arbres de la forêt
Tel est mon bien-aimé parmi les jeunes hommes
A son ombre j'ai désiré m'asseoir
Et son fruit est doux à mon palais*

*Il m'a introduite dans la maison du vin
Et sa bannière au-dessus de moi, c'est l'Amour
Soutenez-moi avec des coupes de vin
Fortifiez-moi avec des pommes
Car je suis malade d'amour.*

Recueillir les fruits de l'Arbre de Vie, c'est accéder à son propre centre, à son Paradis intérieur, c'est renaître en l'Éden : « Ceux qui aiment Dieu véritablement deviennent un paradis de délices ; un arbre chargé de fruits, à la sève vigoureuse, grandit en eux et ils sont ornés des plus riches fruits » (*Épître à Diognète*). Jugée digne de cueillir les fruits de l'Amour, la jeune fille est désormais mûre pour trouver son repos au Paradis, le jardin divin. Elle réunit en tas toutes les pommes, en sorte qu'elles ne fassent plus qu'un. Elle est apte à trouver l'Un caché derrière les apparences de la multiplicité. Elle le peut désormais car elle est aussi belle que bonne. Elle sait se laisser guider par la mystérieuse force intérieure de l'Aimé divin et lui faire pleinement confiance :

*Sous le pommier je t'ai réveillée
Là ta mère t'a enfantée
Là elle t'a conçue et donné le jour
(Cantique des cantiques)*

*Venez à moi
parce que mon joug est bon
et douce mon autorité,
et vous trouverez pour vous le repos.
(log. 90)*

Après avoir passé avec succès ces épreuves, la belle jeune fille se remit à nouveau en route. Elle arriva devant une petite maison où vivait une vieille femme avec de si grandes dents qu'elle prit peur. Mais la vieille la rassura. Elle lui promit qu'elle serait heureuse si elle acceptait de faire le travail de la maison : « Tu veilleras à bien retourner mon lit, à secouer l'édredon jusqu'à ce que s'envolent les plumes et que tombe la neige en flocons sur la terre, car je suis dame Holle ».

La vieille qui accueille la jeune fille évoque Gaïa, la Grande Déesse, la Terre-Mère, mère et origine de tous les êtres ou Hébé, l'ancienne sans âge qui libère le héros de ses chaînes, ou encore Neith, *l'aînée, la mère des dieux*, génératrice de tous les êtres créés et principe féminin de l'univers chez les égyptiens. Dame Holle est plus précisément une lointaine allusion à la Déesse des saisons. Frau Holle est le plus souvent traduit par Dame Hiver mais si l'on consulte un dictionnaire allemand Hiver se traduit par Winter. Ayant interrogé Maria Michelin à ce sujet, celle-ci nous a apporté la précision suivante « Il y a deux dames dans la mythologie germanique qui sont probablement la même, mais portent des noms différents selon leur origine

géographique : il y a dame *Perchta* et dame *Holle* qui veut dire quelque chose comme éclairé, lumineux ce qui s'accorde parfaitement bien avec le conte de fée du même nom. » Quel que soit le sens exact, Frau Holle nous renvoie au mythe de Perséphone, la déesse qui passe la saison froide dans les mondes souterrains en compagnie de son époux Hadès et remonte à la lumière du printemps pour passer les autres saisons avec sa mère Déméter, déesse des cultures et des moissons. Comme Kali, Dame Holle arbore de grandes dents. Vont-elles lui servir à déchirer et à réduire en miettes la moindre trace d'ego ? Si oui, cela se fera en douceur dans le cas de Dame Holle qui ne demande qu'un simple service mais beaucoup d'attention à notre belle jeune fille. Dans l'imagination populaire, Dame Holle protège les bons et châtie les mauvais. On dit aussi en Allemagne en hiver quand il tombe doucement de jolis flocons de neige que Frau Holle remue ses édredons et fait tomber les plumes.

Devenue la servante dévouée de Dame Holle, notre héroïne mena une existence heureuse jusqu'au jour où elle éprouva le désir de rentrer chez elle. Dame Holle y consentit et la conduisit devant un porche. Alors qu'elle franchissait cette porte de sortie, il tomba sur elle une si grande pluie d'or qu'elle en fut recouverte tout entière : « Voilà la récompense de ton zèle », lui dit dame Holle qui lui rendit aussi la bobine qu'elle avait perdue.

Le Grand Œuvre des disciples d'Hermès consiste à transformer le plomb en or, le Grand Œuvre initiatique à passer de l'occultation à la révélation à travers l'initiation. L'Or symbolise le Soi intérieur que l'initié retrouve comme étant sa véritable individualité en mourant à sa fausse identité, celle de son petit moi. Qui meurt de son vivant renaît comme un être divin. La mort de l'ego est le prélude à toute renaissance, à la découverte du véritable trésor, celui du Soi. Retrouvant sa bobine, le fil d'Ariane qui l'a, naturellement et sans qu'elle s'en rende compte, conduite et guidée dans l'Autre Monde, la jeune fille est prête à revenir au monde phénoménal. Revêtue d'une pluie d'or, notre héroïne brille comme le soleil, elle rayonne de la lumière divine qui l'anime. Elle est belle d'une beauté tout intérieure, celle de son Visage originel :

*Il y a de la lumière
au-dedans d'un être lumineux,
et il illumine le monde entier.*

(log. 24).

Ayant passé avec succès toutes les épreuves, la jeune fille est arrivée au terme de son initiation. Elle a conquis le Graal. Elle a trouvé l'Or du temps. Toutes les expériences qu'elle a subies lui ont permis de reconnaître sa véritable Identité. Née à nouveau, renée à la vraie Vie, elle peut retourner dans le monde :

*Heureux celui qui a connu l'épreuve :
Il a trouvé la Vie.*

(log. 58)

Premier à la voir arriver à la maison, le coq se mit à chanter :

Cocorico !

Notre jeune fille

Tout en or est de retour !

Annonçant la lumière naissante, le coq est associé en Grèce à Déméter, Apollon ou Esculape. Symbole de l'éveil, de l'aube, du retour du soleil, le coq est un messager divin : « Le soleil est préparé par les anges et le coq chante » (III *Baruch*, VI, 16). Fidèle gardien du seuil, c'est donc bien au coq d'annoncer le retour de la jeune fille ressuscitée brillant de tous les feux de l'Or du Soi.

La voyant recouverte d'or, sa mère et sa sœur lui réservèrent le meilleur accueil. Elle raconta son aventure. Jalouse, sa belle-mère voulut aussitôt que sa propre fille eût autant de fortune. Pour l'imiter, sa sœur, la paresseuse et laide jeune fille, se jeta de la même façon dans le puits. Elle se retrouva dans la prairie, suivit le même sentier et fit les mêmes rencontres. Mais par peur de se salir elle refusa de sortir les pains du four et par peur de se blesser de secouer le pommier. Elle devient également la servante de Dame Holle, mais une servante si paresseuse et négligente qu'au bout du troisième jour elle ne voulait même plus se lever le matin. Elle faisait si mal le lit de Dame Holle que nulle plume ne s'envolait. Dame Holle décida de la renvoyer. En passant sous le porche, au lieu de la pluie d'or qu'elle espérait, ce fut une chaudière de poix qui tomba sur la fille paresseuse. « Voilà la récompense de tes mauvais services », lui dit dame Holle en refermant le porche. La poix lui collait tant à la peau qu'elle ne put jamais s'en débarrasser.

La jolie fille n'est pas la seule à vivre l'expérience d'une quête. Les occasions de se mettre en chemin se présentent à tout le monde, à chaque étape de notre vie. La gnose est offerte à tous. Elle n'est pas réservée aux seuls initiés mais uniquement à ceux qui font l'effort de la rechercher. Tout dépend de l'intensité de notre quête :

*Que celui qui cherche ne cesse de chercher
jusqu'à ce qu'il trouve...*

(log. 2)

*Celui qui cherche trouvera,
et à celui qui frappe, on ouvrira.*

(log. 94)

« Qui veut faire l'ange fait la bête », dit à juste titre Pascal. Il ne suffit pas de chercher. Il faut encore chercher à bon escient. Que cherche-t-on, le salut de l'ego ou sa perte ? Le réconfort du moi ou le trésor du Soi ? Qui dit initiation dit aussitôt contre-

initiation. Celui qui ne fait qu'imiter comme un singe la démarche du chercheur de vérité ou répéter comme un perroquet les mantras de la délivrance n'y gagne rien. De même que l'habit ne fait pas le moine il ne suffit pas de porter le thyrses pour être un myste. Beaucoup de faux initiés errent dans les ténèbres. Ils comprennent tout de travers. Chacun reçoit le fruit de ses actes, chacun est lié par son propre karma. On ne trouve jamais que ce que l'on cherche. On n'obtient jamais que ce que l'on mérite. Il n'est d'autre connaissance qui vaille la peine que celle de Soi :

*Un homme bon produit du bon de son trésor,
un homme mauvais (obscur) produit du mauvais
du trésor mauvais
qui est dans son cœur,
et il dit des choses mauvaises :
car de l'abondance du cœur
il produit (toujours) du mauvais.*

(log. 45)

Impartiale comme la balance de la justice, Dame Holle donne à chacune des deux jeunes filles la résultante de ses actes. Il n'y a pas de Dieu du Bien ou de Dieu du Mal, car le bien et le mal se trouvent en chacun de nous. Il nous appartient de faire prospérer l'un ou l'autre. Le bon produit du bon. Le mauvais produit du mauvais. Le cœur de l'être mauvais ne donne que des méchancetés, car il est divisé. Seul l'être bon produit de la bonté. Il a réalisé en lui l'unité de toutes choses, il a fait le deux Un. Or :

*Nul n'est bon,
L'Un seul est bon.*
(Lc XVIII, 19)

On reconnaît l'arbre à ses fruits. Il y a des êtres bons naturellement et des êtres mauvais. Plus exactement il y a des êtres obscurs, plongés dans les ténèbres de l'ignorance. Nul n'est méchant volontairement. Le mal n'existe pas en soi. Le mal c'est l'aveuglement, l'ignorance, c'est de ne pas voir la lumière. Les ténèbres ne sont rien d'autre que l'absence de la lumière. Tel est le processus de l'occultation. Les nuages voilent le soleil mais le soleil brille toujours derrière les nuages. Le vent souffle où il veut mais il souffle en tous lieux :

*Bien que le vent soit toujours le même,
s'il passe en des lieux différents,
il prend des odeurs différentes.
Qui a du flair sait quel bon vent le mène.*
Sultan Valad, *La Parole secrète*

Notre belle et bonne jeune fille luit dans les ténèbres sans peut-être même s'en rendre compte. Comment accueillir la graine du Soi ? Si l'Esprit souffle où il veut, ses graines ne peuvent germer qu'en un cœur ouvert à la grâce. Qui peut avoir la grâce s'il

n'est pas prêt à la recevoir ? Quand la graine du Soi tombe sur une bonne terre, elle peut alors donner un bon fruit :

*Et d'autres tombèrent sur la bonne terre ;
elle donna un bon fruit vers le ciel :
il en vint soixante par mesure
et cent vingt par mesure.*

(log. 9)

L'Esprit ne pénètre que dans un mental vierge de préjugés, vide des richesses de ce monde. A l'ascèse de la dépossession correspond la phase de l'initiation. Si le mental s'efface, la petite graine peut germer en lui et donner le plus grand, le plus beau de tous les trésors, celui du Royaume :

*Il est comparable à un grain de moutarde,
la plus petite de toutes les semences ;
mais quand il tombe sur la terre travaillée,
elle donne une grande tige
qui est un abri pour les oiseaux du ciel.*

(log. 20)

Seul celui qui est prêt à tout perdre peut se lancer dans la grande aventure de la conquête de Soi-même. Qui n'est pas apte à l'initiation se perd sur des chemins de traverse, car il ne cherche qu'à glorifier son petit moi. C'est pourquoi le chemin de la Gnose est parsemé d'embûches et c'est pourquoi la Gnose est dangereuse pour qui ne cherche qu'un trésor matériel. On ne récolte pas de raisin, on ne cueille pas des figues n'importe où. On ne va pas chercher la Gnose là où on ne peut pas la trouver :

*On ne récolte de raisin sur les épines
et on ne cueille de figues sur les chardons,
car ils ne donnent pas de fruit.*

(log. 45)

Plutôt que de désirer le Jardin du Soi, notre laide psychique laisse pousser les broussailles dans le jardin étroit de son mental. Qui n'est pas prêt à recevoir le Soi ne peut être fécondé par le Soi. On ne récolte que ce que l'on cultive. Qui cultive l'ego récolte les fruits de l'ego. Qui reste dans la dualité récolte les fruits de la dualité. Hors du Soi, tout est stérile. Ce qui est planté hors du Royaume est sujet à la pire des morts, celle de l'ignorance. Qui se coupe de la Vie doit affronter la pire des morts, celle de la sécheresse d'Esprit :

Si le grain tombé en terre ne meurt, il reste séparé.

Jn XII, 24

*Un cep de vigne a été planté en dehors du Père
et, comme il n'est pas fort,
il sera extirpé avec sa racine,
et il périra.*

(log. 40)

La laide jeune fille n'a pas su travailler la terre qui était en elle. Elle n'a pas su chercher le vrai trésor. Sa récompense est à la hauteur de son manque de discernement. Elle est laide de la laideur de l'ignorance qui lui voile sa lumière intérieure. Le coq qui toujours dit la vérité ne peut cette fois-ci qu'annoncer l'arrivée des ténèbres.

Quelle poisse !

***Cocorico !
Notre jeune fille
Toute sale est de retour !***

Yves

*

*le chemin qui mène à Toi
est celui de mon cœur
invisible inconnu du mental
dans le silence des mots
je sens de toutes parts
ta grâce m'envelopper*

Hakim Sanai

*

LE MERVEILLEUX VOYAGE DE KOGI

(d'après H. Gougaud, *L'arbre au soleil*, contes du Japon)

Kogi est un moine, déjà avancé en âge.

Il était à peine sorti de l'enfance quand il est arrivé dans ce monastère dans une haute montagne du Japon.

Devant sa case qu'il partage avec d'autres moines, chaque jour il entre en méditation.

Un jour, alors qu'il méditait, son corps s'affaisse.

Les moines, les gens du village, présents sur la place se précipitent vers lui, l'emportent sur sa natte.

Kogi est mort !

La nouvelle se répand.

Tous ceux qui le connaissent, s'assemblent autour de lui.

Chacun y va de son souvenir, ils pleurent, ils se lamentent.

Entre eux, ils échangent les anecdotes vécues.

Le jour passe, le deuxième, le troisième...

Ils ne pensent même pas à ensevelir Kogi.

Au milieu du troisième jour, Kogi se redresse sur sa natte, regarde le monde assemblé autour de lui, avec son beau sourire, il dit :

– Voilà ! Je suis de retour !

- De retour ? Mais Kogi, où étais-tu ? nous étions là, avec toi !

Je reviens d'un voyage extraordinaire. Je vais vous raconter ce qui s'est passé. Il regarde tous les visages autour de lui.

- Mais Taïra, Taïra n'est pas là. Quelqu'un veut-il bien aller lui demander s'il accepterait de venir un moment à mon chevet, j'ai besoin de sa présence pour raconter mon histoire.

Taïra s'approche de Kogi, s'agenouille à son chevet :

- Dis-moi Taïra, tu accommodais du poisson cru avant de venir, n'est-ce pas ?
- C'est vrai, Kogi !
- Ce poisson t'a été apporté ce matin par ton pêcheur, tu le lui avais commandé !
- C'est tout juste Kogi !
- Quand il t'a apporté le poisson, tu jouais aux échecs avec ton frère, près de la fenêtre sur une petite table. Ton fils vous regardait jouer.
- C'est exactement cela, Kogi, mais comment sais-tu tout cela ?

Je vais vous éclairer !

Voilà ! Quand je vous ai quitté, il y a trois jours, je n'étais pas mort. J'ai quitté mon corps.

Une fois sorti de ma cage, je me suis senti libre, léger, je suis allé me promener jusqu'au bord du lac. L'eau m'appelait. J'ai ressenti l'envie irrésistible de me fondre en elle. J'ai plongé. J'étais bien ! Plus rien n'existait ! l'eau me portait.

J'étais comme un poisson dans l'eau. Être poisson, j'ai désiré devenir poisson.

Alors, les eaux se sont mises à bouillonner, tourbillonner violemment, puis tout s'est apaisé. J'ai vu, alors, que j'étais devenu une carpe, une belle carpe. Je voyais mes écailles briller sous le soleil. J'ai plongé au fond du lac, j'ai nagé dans les herbes, entre les pierres. J'ai eu faim ! Bien mal m'en a pris ! Je suis remonté à la surface pour manger quelques insectes, j'ai mordu à l'hameçon de ton pêcheur Taïra.

Il m'a sorti de l'eau, d'un coup sec, il m'a saisi et jeté dans son panier.

La bouche libérée, j'ai crié :

- C'est moi, Kogi, Kogi le moine, tu me connais, libère-moi, voyons, remets-moi à l'eau !

Il ne m'entendait pas, il ne me regardait pas ! C'est comme ça que je me suis retrouvé chez toi, Taïra !

Le pêcheur a posé son panier sur la table. Tu t'es levé, tu as mis la main au panier et tu as choisi une belle carpe. J'ai essayé de te parler Taïra, toi non plus tu ne m'entendais pas ! Tu m'as tendu à ton cuisinier. Je l'ai vu prendre son couteau, le lever au-dessus de ma tête, alors vite je suis revenu ici !

Étrange voyage, que celui de Kogi !

Depuis cette aventure, Kogi n'a plus fait qu'une seule chose.

Chaque jour, il dessinait une carpe, la coloriait.

Aucune carpe ne se ressemblait.

Un jour, il a senti qu'il allait mourir.

Il a pris toutes ses carpes.

Il est allé jusqu'au lac.

Il a jeté ses carpes dans l'eau. Elles se sont mises à frétiler, plonger, nager.

Kogi a laissé sa vieille dépouille au bord du lac et il a disparu avec elles.

Il m'a semblé le voir surfer sur leur dos...

Ce fut le dernier voyage de Kogi !

Malou

*

Les légendes du Japon sont pleines d'histoires d'êtres humains qui se métamorphosent et se transforment en animaux de tous genres. Superstitions ou sagesse populaire ? Tout est unité en ce monde impermanent, en ce monde flottant d'images qui changent et s'échangent sans cesse... Nous participons à toutes les formes de la nature, animales, végétales ou minérales. Après tout, qui a dit ?

*Je suis le Tout.
Le Tout est sorti de moi,
et le Tout est parvenu à moi.
Fendez-du bois, je suis là ;
levez la pierre,
vous me trouverez là.*

(log. 77)

Panthéisme ou manifestation de la transcendance dans l'immanence ? Sommes-nous en mesure de distinguer ce qui relève du rêve de ce qui relève du réel ? Le réel n'est-il pas une autre forme du rêve ? *Jadis, Tchouang Tcheou rêva qu'il était un papillon, voltigeant et satisfait de son sort... Brusquement, il s'éveilla et s'aperçut avec étonnement qu'il était Tcheou. Il ne sut plus s'il était Tcheou rêvant qu'il était un papillon, ou un papillon rêvant qu'il était Tcheou... C'est là ce qu'on appelle le changement des êtres* (Tchouang-tseu, *Œuvre II*).

Ici, notre brave moine Kogi se transforme en une belle et bonne carpe. Mais pas n'importe laquelle ! Il prend même la forme de l'eau ! Après tout derrière la multiplicité des petits poissons qu'il crée chaque jour, il sait que lui-même est l'Un qui relie toutes les formes. Quand disparaissent toutes les formes, il disparaît avec elles :

*L'homme est comparable à un pêcheur avisé
qui avait jeté son filet à la mer ;
il le retira de la mer plein de petits poissons.
Parmi eux,
le pêcheur avisé trouva un gros et bon poisson.
Il rejeta tous les petits poissons au fond de la mer,
il choisit le gros poisson sans peine.
Que celui qui a des oreilles pour entendre entende !*

(log. 8)

*

Les frontières de l'éveil et du sommeil



Je fréquentais depuis longtemps des Indiens. Ils venaient m'apporter de temps à autre des textes à relier, écrits dans une langue que je ne pouvais pas lire. Des textes que parfois ils lisaient en chantant. Je me laissais raconter, des journées entières, leurs récits fondateurs et, quand le sommeil m'échappait, je me répétais le nom de leurs héros mythiques, sachant que cette multitude inépuisable vaincrait inéluctablement mon insomnie.

Un jour, mon ami Sûresh, un commerçant de Delhi, me conduisit dans une maison obscure en me disant qu'à l'intérieur se trouvait un éléphant qui venait de l'Inde. De ma vie je n'avais vu d'éléphant. Je pénétrai avec quelques autres personnes, probablement ses clients, dans une pièce sombre où toutes les ouvertures étaient soigneusement condamnées. Nous sentions l'éléphant, sans voir sa vraie forme. J'avançai à pas lents, tout en me disant que c'était, de la part de Sûresh, une étrange façon de nous faire découvrir cet animal qui leur est cher et dont, paraît-il, ils ont fait un dieu.

Quand nous parvînmes assez près de l'animal, chacun commença à le tâter. Alors j'entendis un des hommes dire :

- Ma main caresse une structure qui ressemble à une gouttière.

À voix basse, Sûresh, qui m'accompagnait, me dit :

- Il vient de caresser la trompe de l'éléphant.

Un autre homme protesta :

- Non, ce que je touche, moi, n'a pas du tout la forme d'une gouttière, mais d'un éventail. Oui, d'un immense éventail.

Sûresh, toujours dans le creux de mon oreille, ajouta :

- Il a touché l'oreille de l'animal.

Un troisième homme, presque fâché, cria :

- Vous dites n'importe quoi. À mon avis, il ne s'agit ni de gouttière ni d'éventail, mais d'une colonne, une vraie belle colonne.

Sûresh me chuchota :

- Celui-ci a touché une des pattes du pachyderme.

Enfin, le dernier du groupe annonça solennellement :

- Vous vous trompez tous. Un éléphant ne peut pas être défini par une gouttière, ni par un éventail, ni par une colonne, mais par un trône.

Sûresh, qui retenait son fou rire, me dit :

Celui-là parle du dos de la bête.

Puis il monta sur une échelle, retira un rideau et laissa les quatre hommes admirer la totalité du corps de l'animal.

Avec eux je découvris, non sans un certain amusement, une bête imposante, dotée d'une gouttière, de deux éventails, de quatre colonnes et d'un trône.

En sortant, nous marchâmes longtemps avec Sûresh. La vision compartimentale de l'éléphant m'avait diverti, mais surtout m'avait appris que, selon les points de vue, les interprétations divergent. On peut voir et nommer différemment le même objet.

Tandis que nous avançons, je fixais les chaussures de Sûresh, un tressage de lanières de cuir, auquel il tenait et dont il vantait les mérites.

Je l'entendais dire :

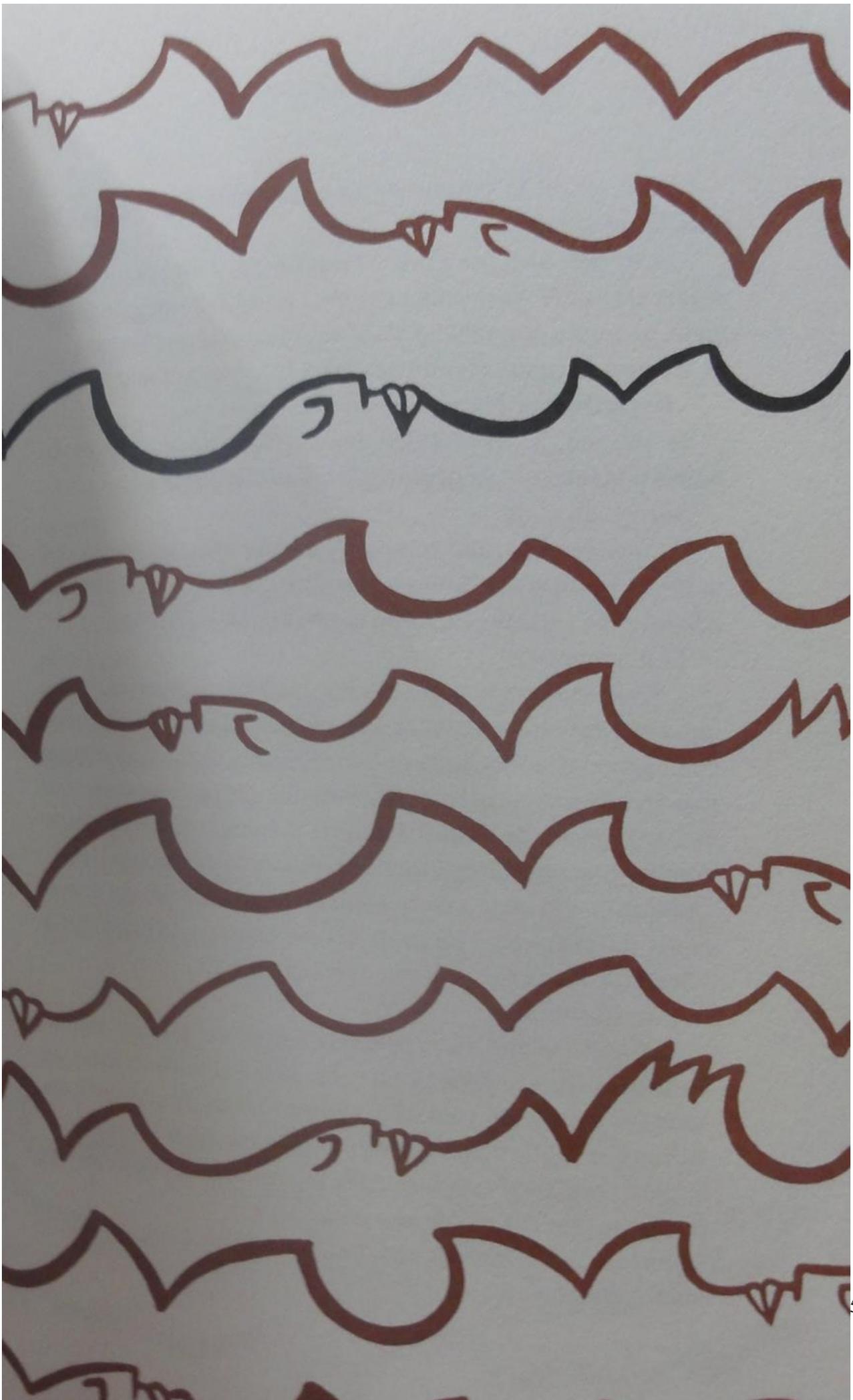
- Dans cette maison, l'obscurité vous empêcha tous de voir l'éléphant. Si chacun avait tenu dans sa main une bougie, aucun désaccord ne serait survenu. Vous auriez tous vu le même animal.

Le lendemain, je me réveillai tandis que Sûresh dormait à mes côtés. Ce que j'avais vu et entendu la veille appartenait-il au sommeil ou à l'éveil ? Était-ce Sûresh qui m'avait parlé ou un habitant du monde des rêves ? Ou m'étais-je parlé à moi-même ?...

(à suivre)

**Extrait de *Sur les pas de Rûmi*, Albin Michel, 2006
avec l'aimable autorisation des autrices
Federica Matta et Nahal Tajadod**

*



COURRIER DES LECTEURS

Le 6 janvier 2018

Bonjour Jacques, Bonjour Yves,

...Je me rapproche de la gnose, un peu par ce que je pourrais nommer l'Allégorie de l'Absolu par exemple, mais aussi par l'approche inférieure - si l'on peut dire- celle de la Manifestation, et parfois de sa dualité.

Je trouve ça et là quelques miettes de l'UN, comme dans le livre de Drewerman où j'ai trouvé seulement une petite approche de non dualité, non suffisante je le reconnais...

Idem pour Henri Laborit et d'autres qui ne sont pas dans l'Un comme a su me le dire Émile, mais qui s'en sont rapprochés de près...

...Au sujet du Bien et du Mal, je n'ose pas en parler.

Pourtant, j'ai le sentiment qu'il n'y a pas de vraie dualité entre eux, et cela d'autant plus que la limite entre ces deux me paraît changer en permanence selon le lieu, le village, l'agglomération, le pays, la civilisation, la religion, bref "la niche environnementale" et surtout selon le moment historique duquel on fait l'analyse.

Le Mal serait surtout un jugement de valeur qui varie à chaque instant et à chaque endroit.

J'accepte le "Mal" comme faisant partie de l'Un, et malheureusement ce mal a toujours une explication, ce qui n'est ni une justification, ni une tolérance.

D'autre part les mots ne sont que des représentations dont le sens est multiple à l'infini.

Ainsi il en est du mot "propriétaire" (de nos enfants).

Ainsi il en est du mot "Responsable" (nul n'est...).

Ainsi il en est des mots "Dieu" et "Maître" (ni...et ni...) tels que je les ai employés dans mon texte privé du site Métanoïa et qui mériteraient plusieurs chapitres de commentaires.

Les mots ont quelque chose d'irréel, mais qui nous permettent bienheureusement de partager la Réalité de l'Indicible.

Mais : " Heureux celui qui a connu l'épreuve, Il a connu la vie". Et bizarrement ma présence dans le groupe en est une pour ma très petite personne.

Quelques commentaires sur ce texte seraient les bienvenus.

Bien Affectueusement

Jean-Paul.

*

Le 9 mars 2018

Chers amis

La présentation du livre de Drewermann "*Dame Holle*"... Ce qui m'a intéressé dans ce conte est complètement symbolique, c'est d'un côté « Marie couverte d'or qui accepte et obéit aux choses du monde (manifesté) dans une « non dualité », en opposition à « Marie la poisse » qui se conduit dans une sorte de dualité.

La lumière d'un côté, et les ténèbres de l'autre,

Opposition que l'on retrouve quand même tout au long de Thomas,

Logion 11: *les morts et les vivants* ; logion 24: *être lumineux et ténèbres* ;

Logion 61: *rempli de lumières* (alinéa 16) et *rempli de ténèbres* (alinéa 18);
etc...

J'ajoute une concordance entre "Marie couverte d'or" qui saute dans le puits

Et le logion 74 : "mais personne dans le puits !".

...En fait, je m'intéresse simplement à ces petites miettes de Gnose qui font le LIEN entre le « monde manifesté » d'une part et « l'Indicible » d'autre part ; cette « Chose » (l'indicible), comme il est dit dans le livre (de Yolande Duran-Serrano : « *Le silence guérit* »), livre que j'avais apporté, et que Yves avait présenté rapidement au deuxième jour d'une des dernière réunions à Montélimar, avec des en-têtes de chapitres des Upanishads, Maître Eckhart, Ko Hung, Bhagavad Gîtâ, etc...

... Je vous remercie tous de votre compréhension intelligente et je sais que vous ne saurez pas tomber dans le PIÈGE DE LA DUALITÉ, qui peut nous envahir insidieusement à tout moment.

Affectueusement à tous.

Jean-Paul, votre serviteur.

*

Le 17 mars 2018

Bonjour Jean Paul,

... Nul ne peut prétendre s'exprimer correctement sur la Gnose sinon ce ne serait plus la Gnose. Comment exprimer l'inexprimable, dire l'indicible ? Les mots sont impuissants à traduire la Réalité et même s'ils pouvaient la traduire, ils risquent fort de la trahir : *Traduttore Traditore !*

Et de plus, seul le gnostique peut entendre la Gnose, seule la Gnose peut parler au gnostique. Nous nous rendons compte tous les jours qu'en dehors de notre petit cercle, il nous est impossible de nous exprimer. Nul ne peut comprendre ce dont nous sommes les témoins privilégiés, sauf à interpréter de travers et à comprendre le contraire de ce que nous avons tenté de dire.

En fait nous nous heurtons au même dialogue de sourds que Jésus a bien connu : « Ces paroles sont trop fortes ! Qui peut les entendre ? »

Tu n'as donc aucun complexe à avoir puisque tu sais que seuls dans notre groupe nous pouvons recevoir ce que tu exprimes, même si tu as le sentiment que ton expression est parfois maladroite. Qu'importe puisqu'elle vient du fond du cœur !

Tu as fort bien vu qu'il n'y a pas de distinction sauf illusoire entre bien et mal. Bien des chercheurs ont exprimé ce même constat. Nous ne sommes liés ni par le bien ni par le mal, nous sommes par-delà le bien et le mal. « Je suis Klaus Barbie », disait Émile qui ajoutait aussitôt « mais Klaus Barbie n'est pas Moi ».

Le Mal c'est l'ignorance. Un seul est le Bon.

Le bien comme contraire du mal lui est équivalent en un sens comme tous les contraires... Le bien est essentiellement autre que le mal. Le mal est multiple et fragmentaire, le bien est un, le mal est apparent, le bien est mystérieux ; le mal consiste en actions, le bien en non-action, en action non agissante...

Simone Weil, *La Pesanteur et la Grâce*, p. 131-132

Je voudrais sans cesse attirer l'attention ... sur la bienheureuse diversité bigarrée du monde, et non moins constamment rappeler qu'une unité fonde cette diversité ; je voudrais sans cesse montrer que beau et laid, péché et sainteté ne sont jamais que provisoirement des contraires, qu'ils se fondent continuellement l'un dans l'autre.

Hermann Hesse, *La foi telle que je l'entends*

Nous qui vivons dans le monde sans être du monde, nous cherchons tous des miettes de gnose pour conforter notre intuition. Nous qui vivons dans la manifestation savons que celle-ci peut nous servir d'appui, de support non seulement pour notre existence quotidienne mais comme présence d'une autre réalité, celle du Royaume qui s'étend sur la terre sous de multiples formes qui sont pour nous autant de signes de reconnaissance. Les miettes de gnose sont les graines que le semeur du Soi déverse à tous vents et qu'il nous appartient de faire fructifier en travaillant notre bonne terre.

Je ne connais pas suffisamment Eugen Drewermann pour pouvoir donner un avis éclairé sur son analyse du conte de Grimm. Psychanalyste jungien certes il reste un théologien catholique, même s'il est en rupture de ban avec l'Église. Les contes et légendes peuvent être interprétés symboliquement car ils correspondent à une sagesse populaire qui est le lointain reflet de mystères cachés. Le conte est l'image d'une épreuve qu'il nous faut traverser dans cette quête éternelle du paradis perdu, du trésor caché, de l'état originel. Tu as bien fait en tout cas d'attirer notre attention sur *Dame Holle*, car en relisant ce conte j'y ai trouvé une telle richesse que je me suis immédiatement mis à écrire un commentaire d'un point de vue strictement gnostique. Je pense le faire paraître dans le cahier 164 ...

Merci encore de tous ces échanges

Bien amicalement dans la Gnose

Yves

*

COMPTE-RENDU du SÉMINAIRE METANOÏA

à PONTIGNY d'avril 2018 par JACQUES

Mon cher Yves

Autour de Marie-France et moi-même, se sont trouvés rassemblés Maria, Christine, Paola, Claude, Louis-Marie et Jean-Paul ; avec une apparition de Marc, comme la fois précédente.

En préambule à notre première réunion - après avoir annoncé l'arrivée parmi nous de Patrick Papama, recommandé par toi - j'ai cité Picasso qui affirmait : "Je ne cherche pas, je trouve !", et posé la question de savoir si nos rencontres avaient pour but de nous permettre de chercher, ou bien de trouver spontanément, ou encore de nous conforter dans l'unité à laquelle appartient notre grande diversité... et non pas notre disparité qui serait, dès lors, à l'opposé de l'unicité.

D'emblée est apparue l'évidence de l'échange essentiel auquel, entre nous, donnent lieu ces rencontres. Et à l'appui, j'ai invité Jean-Paul à s'exprimer au sujet de celui qu'il a eu avec toi - par courriels dont tu m'avais envoyé les doubles - partant de ce qu'il croyait être un malentendu ou une insuffisante compréhension relativement au conte de la "Dame Holle".

Puis je me suis fait ton porte-parole par la lecture de ta réponse ; qui a très sensiblement touché chaque participant, dont Jean-Paul, évidemment. Ainsi t'es-tu trouvé au milieu de nous !

Ensuite, j'ai invité Émile dont j'ai lu des textes offerts par plusieurs cahiers dont le numéro 145, page 3 ("Seule une approche de la non-dualité peut nous permettre de surmonter l'angoisse existentielle indissolublement liée à la personne.") puis page 6 ("Plus mon travail de recherche se poursuit, plus je me rends compte que je ne dois pas chercher la libération de mon être psychosomatique, mais à me libérer de lui...").

Ensuite il y a eu l'étude du logion 65 et enfin, au fil des séances, nombre d'expressions libres, de la part des uns et des autres, inspirées par la gnose !

Ainsi avons-nous partagé entre nous de profonds moments, convoquant naturellement, par leur évocation, Max, André, Jo, Michel... dans la vie même.

Nous avons aussi, plusieurs fois, cité Karl Renz. Quelle richesse !

*

Le mardi 24 avril 2018

Cher Yves,

Je pense à vous avec ce cyclone qui dévaste la Réunion en ce moment même paraît-il et espère qu'il ne vous affecte pas trop.

J'imagine que tu as entendu parler du « spiritualo-scientifique » Gregg Braden qui parle au niveau de l'approche entre ces domaines de plus en plus complémentaires. Si tu tapes Gregg Braden sur Google tu trouveras le contenu d'un séminaire de plus de 3 heures traduit en français sous le titre « la Divine Matrice ». Puis suivent différents liens qui reproduisent des passages de cette longue conférence en fonction des sujets traités dont « comment méditer » qui comporte la mention « vidéo qui a été supprimée par Youtube ». Là, il parle d'une bibliothèque très ancienne se trouvant dans un monastère au pied du Sinäï (Ste Catherine, il me semble) et cite l'évangile de Thomas. Il donne alors son interprétation des logions 48 et 106 à l'appui de sa propre recherche. Ce que j'en comprends me donne envie d'écouter le reste, ce que je n'ai fait que partiellement jusqu'à présent.

Je serais heureux de savoir ce que tu penses de tout ça.

Très amicalement à vous deux ainsi qu'aux différents membres de Metanoïa.

Alain

*

Le mercredi 25 avril 2018

Bonjour Alain,

J'ai consulté une partie des sites consacré à Gregg Braden. A priori je ne suis pas convaincu par son approche.

Quelques lignes sur l'*Évangile de Thomas* et un commentaire du logion 19 dans une perspective qui me semble peu gnostique.

Beaucoup d'importance par contre donnée à toutes les prophéties. Des prophètes de la Bible (récusés pourtant par Jésus dans l'*Évangile de Thomas*) aux *Centuries* de Nostradamus (bien mieux commentées par René Guénon), sans parler de la Prophétie des Andes (qui annonçait une fin du monde pour 2012...)

Accent porté sur les manuscrits de la Mer morte et sur les Esséniens dont Émile nous a montré à quel point Jésus se différenciait d'eux.

Gregg Braden a sans doute de solides compétences en matière scientifique et en informatique, mais pour le reste il me paraît surfer sur la vague du New Âge à la façon du Da Vinci Code... Trouver la date de l'assassinat de Rabin en se servant d'un code caché de la Bible ne présente qu'un intérêt plutôt limité. Il m'importe peu de savoir si le satellite Chandra a confirmé l'enseignement de Jésus. Tout cela relève de projections dans l'espace-temps.

Que le secret de la prière soit le sentiment me semble une révélation bien mince... Nul besoin de se rendre dans des monastères perdus du Tibet pour découvrir un tel secret...

Rien à voir en tout cas avec William Samuel qui est lui un authentique éveillé et dont les commentaires de l'*Évangile de Thomas* sont autrement plus profonds.

Je n'ai fait que survoler ces sites pour l'instant. Peut-être auras-tu trouvé mieux ?

Voilà pour une première approche.

Toutes nos amitiés de ma part et de celle de Marie-Céline.

A bientôt

Yves

*

Le jeudi 26 avril 2018

Cher Yves,

Merci de ta réponse rapide au sujet de Gregg Braden et d'avoir attiré mon attention sur des aspects que je n'ai pas encore vraiment abordés chez lui.

Je suis intéressé d'apprendre l'existence d'un manuscrit de l'*Évangile selon Thomas* dans un monastère du Moyen Orient, par la découverte d'aspects scientifiques récents mentionnant, entre autres, l'importance du cœur, par sa recherche d'une base commune entre diverses traditions même si, comme tu le suggères, cette recherche semble manquer de discernement.

Hier j'ai écouté une part importante de sa conférence sur ce qu'il appelle « la Divine Matrice » et j'en ai retiré... un solide mal de tête ! Mais j'ai l'intention d'y revenir, non pas avec l'attention que l'on porterait aux propos d'un éveillé, mais à ceux d'un homme capable d'apporter des informations actuelles.

... En fait, je constate d'une part que je suis conduit à simplifier le côté pratique et actif de mon existence, et d'autre part, que je reporte ce dernier tout naturellement sur ce que j'appellerai « le cœur », une dimension consciente de l'ici-maintenant comme aurait dit Émile.

C'est ainsi que j'ai été intéressé par le côté pratique de l'interprétation de Braden des logia 48 et 106.

À bientôt d'autres informations,

Bien amicalement à vous deux,

Alain

*

BIBLIOGRAPHIE

YOLANDE DURAN-SERRANO

LE SILENCE QUI GUÉRIT

Édition Alhora, 2010

Printemps 2008 : deux femmes se rencontrent. L'une, Yolande, vit depuis cinq années une expérience indicible, basculement soudain, éternellement répété, de tout son être au tréfonds de l'Être. Cet état – ce non état – se manifeste par un silence intense, un vide, une plénitude à la fois si extraordinaires et si simples qu'elle n'a longtemps pas eu de mots pour le dire.

Étonnée d'abord, puis de plus en plus amoureuse de "cette chose" en elle qui a pris le pouvoir sur tout, Yolande se laisse guider, enseigner par elle. Et ressent de plus en plus le goût de partager ce Silence, cette manière d'être au monde empreinte de légèreté et de simplicité. L'autre, Laurence, autrefois journaliste, se consacre à l'écriture, à la pratique du yoga et à la fréquentation des textes inspirés, qu'ils soient de métaphysique non duelle ou de mystique chrétienne et soufie.

Entre Yolande et Laurence, l'idée d'un livre germe. Elles ont du temps toutes deux, s'abandonnent au hasard providentiel de leurs conversations et de leur amitié naissante. Les mois passent... bientôt une année... *Le Silence guérit* en est le fruit. À la fois tentative de dire cet indicible qu'on appelle l'Éveil et regard du témoin, Laurence, qui donne à voir Yolande dans sa vie de tous les jours et se trouve elle-même gagnée par des espaces de présence silencieuse, ce livre à quatre mains fait se tenir côte à côte une vie touchée par la grâce, une autre par l'espérance.

Hors de tout courant spirituel ou religieux, puisque né d'une Libération intérieure spontanée, il témoigne du saisissement par l'ultime Réalité de soi-même et de tout. Saisissement, Silence qui est "l'ultime guérison, puisqu'il guérit de l'idée d'être une personne..."

*

Cette chose invisible est indicible. Elle se manifeste par ce silence impressionnant, par une intensité, une puissance, une douceur. Mais ça, déjà, c'est dans le second plan, dans la manifestation. Cette chose est avant la manifestation. Elle est avant ce que je croyais être moi, avant ce que je croyais être la réalité au-dehors comme au dedans de moi-même. (p. 19)

*...le Royaume, il est le dedans
et il est le dehors de vous.*

Th 3

Comme si elle était avant tout ce que je croyais être, avant tout ce que je vois, ce que je sens, ce que je pense...

Comme si je n'existais plus en tant que personne, comme avant... Comme si la personne, l'ego, avait cessé de se reconstruire à chaque instant. (p. 20)

Alors il tua le grand personnage.

Th 98

Elle est avant le regard, avant les yeux, avant le sens de la vue. Elle voit avant les yeux... (p. 22)

*...lorsque vous verrez vos modèles
qui au commencement étaient en vous,
qui ne meurent ni ne se manifestent,
ô combien supporterez-vous !*

Th 84

Et cette vision est si puissante que je ne peux pas prendre les phénomènes qui m'apparaissent pour la réalité...

En même temps, ce silence, cette présence constante est si intense que tu as vraiment l'impression d'être vivante constamment. Vivante comme jamais... (p. 23)

...et les vivants ne mourront pas.

Th 11

*...le Vivant issu du Vivant
ne verra ni mort, ni peur...*

Th 111

On voit les choses se produire ; on voit bien que tout est rêve, que tout est illusion, non existant... même si ça apparaît...

Tu ne sais pas ce que tu es. Tu ne peux pas expliquer ce que tu es, mais tu n'es pas tout ce que tu croyais être. C'est là le basculement. (p. 30)

Pour moi, ce basculement, c'est le sujet qui se fond à l'objet, la vision qui devient globale. C'est l'apparition de ce qui est à l'avant-plan, de cette vision qui est toute pure... (p. 32)

*Les images se manifestent à l'homme
et la lumière qui est en elle est cachée.
Dans l'image de la lumière du Père,
elle se dévoilera
et son image sera cachée par sa lumière.*

Th 83

Une unité avant tout, faisant apparaître la totalité... il n'y a pas de séparation (p. 33)

Il y a cette conviction profonde, qui s'éclaircit de plus en plus. La conviction que c'est cette présence qui permet qu'apparaisse le monde. Tout ce qui apparaît, tout ce qui existe n'est là que parce que cette chose est là... (p. 41)

Au début, je croyais que cette chose était au fond de moi. Maintenant, je vois qu'elle n'est pas au fond de moi : elle est partout. Elle est tout. Il n'y a rien d'autre, rien qui ne soit elle. Il n'y a plus à s'inquiéter, à s'accrocher à rien. (p. 42)

*Je suis le Tout.
Le tout est sorti de moi,
et le Tout est parvenu à moi.*

Th 77

*

FRANÇOISE BONARDEL
JUNG ET LA GNOSE
PGDR PARIS 2017

Médecin de l'âme et homme de culture, Carl Gustav Jung (1875-1961) s'est intéressé à la gnose dès les années 1910 alors qu'il effectuait des recherches sur les mythologies, mystères et croyances populaires. Son intuition lui disait que cette littérature étrange et difficile détenait un trésor d'images symboliques dont il lui fallait comprendre la signification. Peu après confronté à une crise intérieure (1913) dont il fit le récit dans *Le Livre Rouge*, Jung en vint à considérer les gnostiques comme les premiers explorateurs de l'inconscient, découvrant le monde des archétypes qui leur inspira leurs visions et leurs mythes. Comme les alchimistes plus tard, ces visionnaires l'ont souvent guidé dans l'élaboration de la psychologie analytique, « gnostique » en ce qu'elle restitue une plénitude de sens à la vie désorientée de l'homme contemporain.

Jugées hérétiques par les premiers auteurs chrétiens, les gnosés dont l'origine est incertaine... laissaient libre cours à l'imagination créatrice et avaient du salut une vision aussi proche des initiations antiques que du christianisme. Valorisant la découverte de soi à travers l'expérience personnelle du divin, leur enseignement ne pouvait laisser Jung indifférent. Fut-il lui-même « gnostique » comme l'en accusèrent Martin Buber et certains théologiens chrétiens ? S'il le fut, c'est à sa manière : afin de répondre aux exigences spirituelles de son temps désireux de « savoir » plutôt que de croire.

Philosophe et essayiste, Françoise Bonardel est l'autrice d'une œuvre forte et originale associant réflexion critique sur les religions et la culture (*Bouddhisme et philosophie*, 2008 ; *Des héritiers sans passé*, 2010) et méditation sur la création artistique (*Triptyque pour Albrecht Dürer*, 2012 ; *Antonin Artaud ou la fidélité à l'infini*, 2014). Après l'hermétisme et l'alchimie auxquels elle a consacré plusieurs essais (dont *Philosophie de l'alchimie*, 1993 ; *La Voie hermétique*, 2002), ce sont ici les gnosés dont elle scrute les enseignements afin de savoir ce que Jung en a véritablement retenu, et surtout quel usage psychologique il en a fait.

*

Interview du 6 janvier 2018 de Françoise Bonardel

Pourquoi j'ai écrit ce livre :

On ne le sait vraiment qu'une fois le livre écrit, et les raisons pour lesquelles on s'est lancé dans cette aventure n'apparaissent clairement que lorsque l'intuition première s'est cristallisée dans cet « objet » si singulier qu'est un livre. Je sais seulement qu'un jour mon intérêt très ancien pour les gnostiques, et la lecture non moins assidue des œuvres de Jung, en sont venus à converger vers un horizon commun.

Que Jung ait été ou non « gnostique » – à sa manière il s'entend – m'importait moins que de savoir jusqu'à quel point l'esprit de la gnose antique imprégnait la psychologie analytique. Si les gnosés furent considérées comme des hérésies par les premiers auteurs chrétiens, y a-t-il également quelque chose d'« hérétique » dans le cheminement intérieur proposé par Jung (individuation), méfiant à l'endroit des institutions religieuses comme des phénomènes de masse qui dépossèdent l'individu de lui-même ?

Sa vision d'une religion rénovée, fondée sur une connaissance transformatrice et libératrice, Jung l'a bel et bien empruntée aux gnosés, même s'il s'en démarque sur bien des points. Il était donc temps de reconstituer ce puzzle dont l'unité retrouvée pourrait contribuer à ce que la psyché de l'homme contemporain soit moins morcelée, désorientée. Tel fut l'espoir de Jung, devenu le mien à mesure que j'écrivais ce livre qui invite à réfléchir sur la différence capitale entre un savoir théorique et une « gnose », qui seule transforme et sauve.

C'est de ce type de savoir que nous avons plus que jamais besoin, tout comme de la liberté d'esprit, de l'imagination créatrice et de la fidélité à la Lumière des gnostiques. La vingtaine de siècles qui nous sépare de « ces hommes désespérés et admirables » (J.-L. Borges) est finalement peu de chose, Jung l'a bien compris, par rapport à l'enjeu spirituel majeur dont ils étaient porteurs. À nous d'être à nouveau des passeurs, entre ce qui fut et ce qui demeure.

*

Épilogue

Ce qui résonne à travers ces quelques figures majeures de la gnose telle que l'a revisitée Jung est toujours l'appel à une conscientisation de l'être humain, en son fond bien proche de l'appel à l'éveil et à la reconnaissance de son vrai « soi » lancé par les gnostiques : insubordination face à toute institution privant l'individu du droit sacré de « devenir soi » ; refus de voir la foi supplanter la connaissance... ; conception novatrice de l'éthique et vision de l'unité du monde...

Car c'est bien en terme de « conscience » – jamais assez ample ni assez profonde – que Jung a traduit la notion gnostique de « lumière » dont les mille et une nuances, déclinées par la plupart des textes anciens, mettaient en valeur la plénitude indicible du plérôme. Jung aurait pu en ce sens faire sienne... la proclamation des pérates rapportée par Hippolyte, son hérésiologue préféré :

« Je suis la voix du réveil dans le temps de la nuit. Je commence maintenant à désarmer la puissance qui vient du chaos. C'est la puissance du limon de l'abîme, la puissance qui fait remonter la boue de l'immortel et immense élément humide, la puissance entière de l'agitation violente, puissance couleur d'eau, toujours en mouvement ; c'est cette puissance qui porte ce qui demeure, retient ce qui tremble, libère ce qui va, soulage ce qui gémit. »

(Philosophumena, V, 14).

Extrait de Jung et la Gnose, p. 412.

*

POÉSIE

LES ÉNIGMES

Je serai donc demain le mort et le mystère,
Moi qui suis aujourd'hui celui qui va chantant.
Je n'aurai pas d'avant, pas d'après, habitant
Éternel d'un orbe magique et solitaire.
La mystique le veut ainsi. Je ne me crois
Ni digne de l'Enfer ni promis à la Gloire,
Mais je doute de rien prédire. Notre histoire
Change comme Protée et dérobe ses lois.
Qui sait quel labyrinthe errant, quelle brûlure
Aveugle de blancheur étonnera mon sort,
Lorsque l'étrange expérience de la mort
M'aura signifié la fin de l'aventure ?
Puissé-je boire alors au cristallin Léthé,
Être éternellement, mais n'avoir pas été.

Jorge Luis Borges
L'autre, Le même
trad. J. P. Bernès – N. Ibarra
Gallimard 1976

*

NOTRE PÈRE

Notre Père qui es aux cieux
Plein de toutes sortes de problèmes
Le sourcil froncé comme si tu étais
Un vulgaire homme ordinaire
Ne pense plus à nous...

Notre Père qui es où tu es
Entouré d'anges déloyaux
Sincèrement : ne souffre plus pour nous
Il faut que tu te rendes compte
Que les dieux ne sont pas infailibles
Et que nous, nous pardonnons tout.

*

L'ANTI-LAZARE

Mort ne te lève pas de ta tombe
tu gagnerais quoi à ressusciter
un exploit
 et après
 la routine de toujours
c'est pas bon pour toi vieux c'est pas bon...

ne ressuscite sous aucun prétexte
tu n'as pas de raison de t'énerver
comme a dit le poète
tu as toute la mort devant toi

Nicanor Parra
(1914-2018)

Extraits de : Nicanor Parra, *Poèmes et antipoèmes*, trad. Bernard Pautrat, Seuil, 2017

*

DANS LE CIEL ROSE...

"le ciel et la terre s'enrouleront devant vous"

ce matin
dans le ciel **rose** nantais

La cathédrale
offre ses flammes **noires**
sur les toits enfumés

Les signes se perdent
en une masse invisible
Ce ciel aussi
bleu et **rose**
"maintenant"

Le soleil **noir** au cœur

*

D'un autre volcan
les mêmes volutes
toujours bien actif.

"Selon l'avoir constant, j'aime observer ses frontières."

Je ne suis pas seulement ce que je vois, je suis avant même de voir,
comme ébloui, je m'arrête (je me reconnais) avant quoi que ce soit.

"Selon le non-avoir constant, j'aime observer son mystère."

Louis-Marie

*

ADRESSE AU DALAÏ LAMA

Nous sommes tes très fidèles serviteurs, ô Grand Lama, donne-nous, adresse-nous tes lumières, dans un langage que nos esprits contaminés d'Européens puissent comprendre, et au besoin, change-nous notre Esprit, fais-nous un esprit tout tourné vers ces cimes parfaites où l'Esprit de l'Homme ne souffre plus.

Fais-nous un esprit sans habitudes, un esprit gelé véritablement dans l'esprit, ou un Esprit avec des habitudes plus pures, les tiennes, si elles sont bonnes pour la liberté.

Nous sommes environnés de papes rugueux, de littérateurs, de critiques, de chiens, notre Esprit est parmi les chiens, qui pensent immédiatement avec la terre, qui pensent indécrottement dans le présent.

Enseigne-nous, Lama, la lévitation matérielle des corps et comment nous pourrions n'être plus tenus par la terre.

Car, tu sais bien à quelle libération transparente des âmes, à quelle liberté de l'Esprit dans l'Esprit, ô Pape acceptable, ô Pape de l'Esprit véritable, nous faisons allusion.

C'est avec l'œil du dedans que je te regarde, ô Pape, au sommet du dedans. C'est du dedans que je te ressemble, moi, poussée, idée, lèvres, lévitation, rêve, cri, renonciation à l'idée, suspendu entre toutes les formes, et n'espérant plus que le vent.

Antonin Arthaud
La Révolution surréaliste, N°3, 1925
in *Œuvres*, Quarto/Gallimard

*

UN RÊVE SANS RÊVEUR

*où est le sol où est le site
où est le lieu le milieu
où est le pays promis à l'homme*
Victor Segalen

à la saison des souvenirs
que reste-t-il si rien ne reste
que reste-t-il lorsque tout cesse
et si dès l'origine tout n'est

qu'un grand rêve sans retour

sur le parvis des rêves
le passé est sans futur
le présent sans envol
ignore tout de l'instant

ravi de l'innocence

un rêve dans un rêve
dispose de tous les rêves
de tous les rêves éparpillés
qui ne sont qu'un seul rêve

d'où viennent tous les rêveurs

le monde est un grand rêve
qui donc est le rêveur
qui ne sait pas qu'il est
celui qui rêve sans le savoir

le grand rêve sans rêveur

Yves

*

QUAND JÉSUS PARLE À AUGUSTIN

Prière pour ne plus vivre séparé (suite)

Augustin, tu es dans le secret
de mon souci le plus dévorant.
Je me suis évertué avec une patience
dont seul le Père peut témoigner
à faire accéder mes enfants au Royaume.
De connivence avec moi
la terre, merveilleuse institutrice,
a, dans sa largesse coutumière,
sorti de son sein fécondé
des trésors à nul autre pareils.
Je peux t'en parler en connaissance de cause.
Or, moi Jésus qui te parle,
j'ai vu sortir des profondeurs du Père,
car avant que le Créateur fût,
je suis,
j'ai vu sortir de notre insondable vacuité,
comme le déroulement lent
à l'époque des rogations
d'une longue procession vers son reposoir,
J'ai vu sortir de l'inépuisable grenier paternel,
qui fait le bonheur de mes petits-enfants,
le lent déploiement de ma création.
Eh ! bien, Augustin,
lorsque la terre m'offrit ses dons,
j'en fus émerveillé
comme si pour la première fois
je les voyais
Alors, de connivence avec elle,
d'une entente tacite,
ensemble nous disposâmes,
elle officiant et moi le gratifiant
de mes faveurs divines,
les plus beaux fruits de ma création
pour en faire les instruments
de ma pédagogie divine.

Partant du grain de blé et du grain de Sénevé,
 du semeur et de la semence
 du moissonneur et de la moisson,
 de l'arbre et de son fruit,
 des lys des champs et des oiseaux du ciel,
 de la mer et des poissons,
 - Je laisse les concepts aux théologiens ;
 je ne parle d'essence ni d'existence
 je me perds du reste dans leurs distinctions.
 Ils distinguent soi-disant pour unir.
 Se rendent-ils compte
 qu'ils sèment la division ? -
 Je parlais à mes disciples,
 cueillant respectueusement, amoureusement,
 les images de ma prestigieuse institutrice,
 je leur parlais, ayant sous les yeux
 dans les campagnes de Judée et de Galilée,
 tout un foisonnement d'images.
 Et je leur disais sans jamais me lasser :
 le Royaume est intérieur,
 il est en vous
 et il est aussi en dehors de vous.
 Le grain de blé m'offrait une image merveilleuse
 de la germination, de la croissance,
 du déploiement du Royaume
 à l'intérieur de mes enfants.
 Je les mettais en garde contre les erreurs passées
 et les erreurs à venir
 des Docteurs de la Loi et des Docteurs de la foi,
 qui placent le ciel dans quelque empire
 et qui vous disent sans sourciller
 avec une superbe qui me fait honte :
 Le Royaume est dans le ciel.
 Je disais à mes disciples
 tout en me moquant un peu des Docteurs,
 ils sont tellement sûrs d'eux :
 S'ils vous disent il est dans le ciel
 alors les oiseaux du ciel vous devanceront ;
 S'ils vous disent il est dans la mer
 alors les poissons y seront avant vous.
 Tu sais par cœur, Augustin,
 tu sais par le cœur,

les paroles que j'ai dites
que j'ai répétées sans me lasser.
Cinquante fois, cent fois,
d'innombrables fois j'ai dit :
Le Royaume est proche,
Le Royaume est arrivé pour vous,
Le Royaume est en vous.
Je vous donnerai les clés du Royaume,
Tu n'es pas loin du Royaume,
Il a plu à votre Père
de vous donner le Royaume.
Je dispose pour vous du Royaume.
Il en est qui ne goûteront pas la mort
avant d'avoir vu le Royaume.
Alors mes apôtres,
à part mon disciple bien-aimé
dont je te reparlerai, Augustin,
regardaient le ciel,
s'imaginant, les pauvres,
que le Royaume allait sortir des nuées,
comme on voit un aigle royal
surgir à travers un nuage.
Je recommençais inlassablement, disant :
Celui qui est près de moi
est près du feu,
et celui qui est loin de moi
est loin du Royaume.
Je leur disais encore :
Vous scrutez le visage du ciel et de la terre
et Celui qui est devant vous,
vous ne le connaissez pas.
N'y comprenant toujours rien,
- Il faut dire qu'ils étaient grevés
d'une telle hypothèque,
étant de la lignée
des commentateurs de la Loi -
ils continuaient à m'abreuver
de questions saugrenues.

Émile Gillibert, 1974
(à suivre)

*